

FACES B

NUMÉRO 2
AUTOMNE 2012



DOSSIER
CHANGER DE VIE

ART
GÉRARD RANCINAN
ET CAROLINE GAUDRIAULT

ÉVASIONS
AFRIQUE DU SUD

© Gérard Rancinan

ARCHITECTURE / MUSIQUE / ART / CHRONIQUE LONDONNIENNE / ÉVASIONS / BD



Changer de vie... © Claire Lupiac

ÉDITO

« *Le changement, c'est maintenant !* » Ou plus tard.

Dans un monde en mouvement perpétuel, comment concevoir une autre voie que celle du changement ? Notre époque nous y incite et le valorise. Professionnellement, mobilité géographique et changements de poste sont les meilleures clés pour accéder à une promotion. Grâce à l'évolution des mentalités, divorcer ou se séparer lorsque l'équilibre du couple est rompu, est communément admis. Notre rapport matériel aux objets est également guidé par le réflexe du changement. La société de consommation a fait de nous des zappeurs compulsifs. Au point de changer de vie comme on change de chemise ?

Si le cours de notre existence ne passe pas forcément par la case « bouleversement radical », notre vie est semée d'étapes successives, liées à notre évolution en âge et en désirs, ainsi qu'aux événements qui la ponctuent. Une formation professionnelle, un déménagement ou la naissance d'un enfant ne sont pas perçus comme de véritables changements de vie, alors qu'ils ont des conséquences manifestes sur le quotidien. Ainsi la vie change ! Que l'on en ait conscience ou pas, qu'on l'ait souhaité ou non.

Sans tomber dans l'excès utopique des jeux vidéos qui octroient plusieurs « vies », l'époque contemporaine offre à chacun l'opportunité de traverser des chemins variés, de prendre des virages ou des sentiers détournés. Rien n'est immuable et aucun destin n'est gravé dans le marbre.

Le changement, certains en usent avec habileté, tandis que d'autres en abusent. Éternels insatisfaits, en quête d'une illusoire perfection ou incapable de composer avec la routine, ceux-là risquent de passer pour des girouettes. Alors que d'autres, doués pour la résilience ou avides de nouvelles expériences, en acceptant le changement, surfent allègrement sur la mouvance de leur époque en acceptant son évolution et celle de leurs désirs.

Le changement élargit le champ des possibles, tout en impliquant des renoncements. Se rapprocher de ses rêves, sans pour autant les atteindre. La probabilité de gagner le gros lot au loto est de une chance sur 19 068 840... Toutefois, 100% des gagnants ont tenté leur chance.

Caroline Simon
Rédactrice en chef

Sommaire



L'ÉQUIPE	6	ÉVASIONS	26
BRÈVES	8	Afrique du sud : du Cap à Johannesburg	26
ARCHITECTURE	10	DOSSIER : CHANGER DE VIE	30
Quand les Girondins nous invitent dans leurs maisons	10	Le miel de la vie	36
BIEN LE BONJOUR DE MONSIEUR ANDRÉ	12	Témoignage : une histoire ordinaire	37
Comment bien s'écraser sur la route	12	Invitation divine : pour vous, avec vous et en vous	38
Le dernier Peter	13	De l'agitation culturelle dans le calme des campagnes	39
ART	14	TED : des idées qui méritent d'être partagées	40
Gérard Rancinan et Caroline Gaudriault	14	Croqués derrière les barreaux	42
		L'ACTU DE L'ÉTÉ EN DESSINS	46



CHRONIQUE LONDONIENNE	47
MUSIQUE	48
Dominique A : Ombre et lumières	49
Longueur d'Ondes : 30 ans d'activisme musical	50
L'émIXion du Furet	52
BD	54
Les Historiettes	54
ON A TRIPPÉ !	56



FACES B

Rédactrice en chef : *Caroline Simon*
Chef de rubrique musique :
Anne Dumasdelage - <http://lafouineetlefuret.over-blog.com/>
Chef de rubrique art :
Cyril Jouison - <http://cyriljouison.com/>
Chef de rubrique spectacles et arts vivants :
Véronique Zorzetto
Responsable maquette et illustrations :
Claire Lupiac - <http://www.caliroune.com>
Responsable photo :
Anthony Rojo - <http://anthonyrojo.canalblog.com/>

Rédaction :
Nicolas Chabrier - <http://zennews.blogspot.fr/>
Defred
François Dumez
André Faber - <http://faber.blog.lemonde.fr/>
Laurence Festal
Amaury Paul

Illustration - Graphisme - Photo :
Claire Lupiac - <http://www.caliroune.com/>
Anthony Rojo - <http://anthonyrojo.canalblog.com/>
Loïc Alejandro - <http://be.net/LoicAlejandro>
André Faber

FACES B est une structure en cours de constitution, en quête d'un modèle économique alliant épanouissement et dédommagement.

Vous souhaitez proposer vos contributions, réagir à un article, manifester votre enthousiasme ou votre stupeur, vous avez des suggestions pour améliorer ce magazine, vous souhaitez nous adresser un communiqué de presse, écrivez-nous : courrier@facesb.fr

ISSN 2260-6084

La reproduction, même partielle, des articles, textes, photos et illustrations parus dans FACES B est interdite sans autorisation écrite préalable de la rédaction.

La rédaction n'est pas responsable des textes et images publiés qui engagent la seule responsabilité de leur auteur.

Les marques qui sont citées dans certains textes le sont à titre d'information, sans but publicitaire. Ce magazine ne peut être vendu.

<http://www.facesb.fr>

Suivez-nous sur notre page Facebook :

<https://www.facebook.com/pages/Faces-B/339854299387099>

L'équipe



CAROLINE SIMON, RÉDACTRICE

Contradictions assumées : rebelle mais rarement militante, écolo qui prend 3 longs courriers par an, anticonformiste mais attachée au respect des lois, globe-trotteuse mais casanière, curieuse de tout mais experte en rien, surveille sa ligne mais ne résiste pas à une bonne bière, aussi dynamique qu'oisive à ses heures, pas fashion victim mais bien au courant des tendances, la Rédac Chef vous amusera, vous agacera ou vous émouvra, mais s'efforcera de ne jamais vous laisser indifférent.



LE FURET, RÉDACTRICE

Issu du monde de la musique, comme son nom ne l'indique pas, agissant dans l'ombre, mais avec une agilité déconcertante, le Furet est un passeur de mémoire vivante, passionné et partageur, furetant de-ci de-là, fouinant sans vergogne, laissant traîner ses oreilles dans les vastes horizons des musiques actuelles, en y incorporant largement les musiques du monde. Le Furet n'a de cesse de révéler, dévoiler, étaler des titres à travers playlists bien senties et chroniques ravageuses. Plus connu dans l'état civil sous le nom de Anne Dumasdelage, le Furet sera votre hôte pour la rubrique musicale.



CYRIL JOUSON, RÉDACTEUR

#chef_rédacteur_par_ailleurs #photographeur #procrastinateur #hasselbladeur #flâneur #serialtexteur #rêveur #moleskineur #girlyfather #lomographeur #téléphoneur #zadig&volteur #girondinsmoreover #smseur #dayclubbeur #baladeur #nikoneur #regardeur #musiqueur #alainsouchoneur #petits_bonheurs #polaroïdeur #écouteur #fragile_du_choeur #vernisseur . Liste réputée non-exhaustive et sans bémol...



VÉRONIQUE ZORZETTO, RÉDACTRICE

Bien qu'ayant connu le slow dans les bals populaires de sa campagne originelle, Véronique est une post trentenaire urbaine décomplexée (ou presque). L'ex-Parisienne néo-Talenchaise garde un souvenir ému du métro empli de diversité, tout en s'occupant désormais de l'aguicheur tramway à l'œil de biche. Elle ne sait pas bien lequel de ses talents - de féministe peu féminine, de maman pas poule ou d'ingénieur danseuse rêveuse - lui a assuré sa sélection pour l'aventure FACES B...



LAURENCE FESTAL, RÉDACTRICE

Comme Mme Bovary, elle a fui la province pour la grande ville, mais aussi le franc pour la livre, il y a bientôt 12 ans. Avant ça, elle était déjà très branchée Londres, ville qu'elle trouvait pleine d'énergie, de personnalité et surtout pleine de promesses. D'un voyage d'école, elle en revint attifée de mitaines et genouillères fluos dépareillées : « le dernier cri », jurait-elle à sa mère qui, 15 ans plus tôt, avait trouvé à Londres un goût très prononcé pour le thé au lait dont elle avait déjà hérité. Après Topshop, c'est pour Oxford qu'elle est retournée outre-manche, avant de pouvoir enfin s'installer à Londres.

CLAIRE LUPIAC, GRAPHISTE & ILLUSTRATRICE

Biberonnée aux images par une mère graphiste, Claire est tombée dans le dessin toute petite. Il y a eu les sirènes, les licornes, les princesses et les monstres, l'overdose de rose et de doré... Bac en poche, elle poursuit ses études dans le graphisme, à l'école Olivier de Serres, où elle obtient son BTS Communication visuelle. Arrivée sous le soleil de Bordeaux depuis 3 ans, elle erre sur les bancs de la fac. Elle fait du graphisme et des études pour garder les pieds sur terre, mais n'aspire qu'à une chose : pouvoir vivre de sa passion, l'illustration.



ANTHONY ROJO, PHOTOGRAPHE

Photographe de presse, graphiste et blogueur. Mais encore ? Il a intégré FACES B comme Responsable photos et iconos et part ainsi à la recherche des images qui illustreront les articles de ses collègues. Il partage son temps entre son appareil photo et son ordinateur, mais aussi entre le net et sa ville. Le mélange de ses déambulations, c'est [ZeBlog]La Parenthèse Graphique : son Bordeaux en photos et en actus, du graphisme et autres geekeries qu'il partage quotidiennement.



ANDRÉ FABER, RÉDACTEUR ET ILLUSTRATEUR

Journaliste, dessinateur de presse, collaborateur de nombreux titres dont Courrier international, l'Observer de l'OCDE, la presse luxembourgeoise et la PQR, André vit et travaille en Lorraine, précisément en Moselle. Il est aussi pilote de Vespa, joueur d'harmonica et assez doué pour la sieste. Sa famille, ses amis, ses trois poules, son chat aveugle et son poisson rouge bleu, le supportent jusque là.



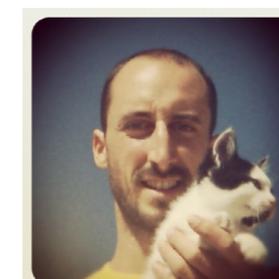
NICOLAS CHABRIER, RÉDACTEUR

Communiquant avec le désir de relever tous les défis, Nicolas est de nature curieuse et fonctionne à l'envie en osant suivre ses rêves d'enfant. Ainsi, il poursuit son chemin au gré des rencontres et c'est d'ailleurs comme ça, qu'un jour, il a glissé sur la FACE(S) B ! Mais ce jeune bordelais est-il pour autant déconnecté de la réalité ? Difficile de le croire quand sur son blog, il donne du sens à ses valeurs, joue avec la vie comme avec la ville et vous livre sans prétention, ses coups de cœurs et coups de gueules...



LOÏC ALEJANDRO, ILLUSTRATEUR

« De todo un poco », c'est ainsi qu'on définirait ce provençal d'origine parti s'installer en 2005 à San Sebastian, dans le pays basque espagnol. Après presque 10 années passées à Compiègne pour les études (ingénieur mécanicien filière design) et le travail, il est aujourd'hui indépendant et spécialiste des technologies informatiques SCENARI. Mais, entres ses activités musicales (percussions, guitare), d'activisme (vote de valeur, décroissance, quadrature du net) et sportives (volley, escrime), il a toujours un peu dessiné. D'où son résumé graphique de l'actualité dans FACES B.



Les brèves



HENRI COURSAGET : CITOYEN DU MONDE

Si vous ne traînez pas vos guêtres du côté du Nord Charente à la mi août, son nom vous est certainement inconnu. Pourtant, cet homme à l'énergie hors du commun (disparu récemment) a su au fil des ans développer un réseau mondial autour des danses et musiques traditionnelles. Chantre du folklore international, il n'a eu de cesse de prôner tout au long de sa vie la fraternité entre les peuples, le partage et l'échange culturel comme vecteur de paix dans le monde. Pendant plus de 50 ans à la tête du festival de Confolens, il a créé dès 1970 le Cioff (comité international des organisateurs de festival de folklore), organisme aujourd'hui reconnu par l'Unesco.

Le réalisateur Jérôme Maître dresse un portrait sensible, humain, humaniste, de cet homme qui s'est dévoué toute sa vie à la sauvegarde du patrimoine immatériel mondial et au rapprochement des peuples.

http://www.showtimefilms.fr/documentaires_henri_coursaget.html



UNE IDÉE NEUVE : LE WUNDERSTUDIO

Fanas de photographies comme de musique, deux Bordelais, Pierre Wetzel (freelance qui travaille notamment pour Longueur d'Ondes, lire p.50) et Nico Pulcrano (créateur du site www.bordeauxconcerts.com avec un associé), ont conçu pour développer leur goût de l'image, un concept tout à fait unique et novateur : le premier studio photo mobile embarqué dans une caravane Airstream Liner de 1948 (une rareté en somme !).

Leur idée : créer l'événement en proposant des animations photos en divers lieux. Dans les carrés VIP des festivals en tout premier lieu (comme ils l'ont fait récemment lors du Reggae Sun Ska festival), mais aussi lors de toutes manifestations sportives, culturelles, pour des lancements de produits, des shootings photo et même pour servir de décor à un tournage cinématographique. Magique !

Infos : contact@wunderstudio.fr

Site : <http://www.wunderstudio.fr/>

MY CITY BLOG

Vous aimez suivre de près l'actualité bordelaise ? Alors MyCityBlog est fait pour vous ! Ce nouveau site s'est donné pour mission de rassembler le meilleur de la blogosphère bordelaise. Un blog « de blogs », vous ne rêvez pas ! Avec plus de 45 blogs bordelais répertoriés, MyCityBlog sélectionne les articles qui ont retenu l'attention de la rédaction et partage l'info jusqu'à vous !

<http://bordeaux.mycityblog.fr/>



L'agenda



15.09 - 31.10

MARTIN PARR À LA VIEILLE ÉGLISE DE MÉRIGNAC

Après avoir accueilli les oeuvres d'Helmut Newton et Alice Springs pendant tout l'été, la Vieille Église reçoit un autre maître de la photographie, Martin Parr, à partir du 15 septembre. Ses images aux couleurs saturées rendent hommage à une beauté qui dérange et font sourire par leur humour très british. Après avoir longtemps croqué ses compatriotes ou les touristes occidentaux, il a eu l'occasion d'approcher de près le monde de la mode en répondant à des commandes de magazines. Martin Parr a regroupé ses travaux sur la mode et les a prolongés par de nouvelles productions. Le résultat est « Fashion Magazine par Martin Parr », une collection prêtée par la Maison Européenne de la Photographie.

Du mardi au dimanche, de 14h à 19h, rue Beaumarchais -33700 Mérignac



© Dominique Secher

27.09.12 - 06.01.13

LE CIRQUE ROMANÈS PLANTE SON CHAPITEAU À LA BENAUGE

Les Romanès viendront voir se finir l'été, enflammeront l'automne et réchaufferont même le début de l'hiver près de la caserne des pompiers de la Benauge, à Bordeaux. Déjà reçus deux fois à Bègles, les derniers défenseurs français du vrai cirque tzigane rejoindront à nouveau l'agglomération bordelaise. Ils prendront leurs quartiers éphémères sur les berges de la Garonne et ouvriront fin septembre une session de représentations de leur nouvelle création : La Reine des Gitans et des chats. Cirque sans artifice, guidé par l'âme gitane, Romanès est aussi le porte-parole des difficultés rencontrées par les communautés de gens du voyage, le gardien d'une tradition nomade qui se nourrit de liberté, le défenseur d'un droit à la différence pour sa tribu et celles du monde. (Texte : Mission Urbanité Culture de la CUB)

Chapiteau, quai Deschamps à côté de la caserne de la Benauge, Bordeaux.

Informations / réservations : 06 99 19 49 59 ou 06 07 08 79 36



Tambours du Bronx © Jean Michel Marchand

29.09

LES TAMBOURS DU BRONX

Les Tambours du Bronx avec leur nouveau spectacle Fukushima mon Amour, se produiront samedi 29 septembre, dans la salle de La Manoque, à Tonneins (Lot-et-Garonne) en partenariat avec Staccato (lire p.39).

La formation aux 17 percussionnistes sur bidons fête ses 25 ans cette année et promet un spectacle... percutant.

Renseignement/billetterie :

Centre Culturel 05.53.84.50.88

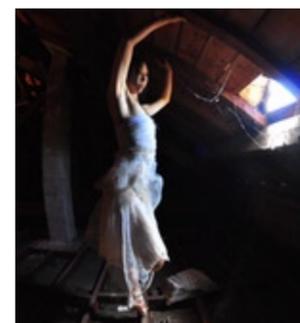


02.10 - 07.10

LE 1^{ER} FESTIVAL DU FILM INDÉPENDANT

Du 2 au 7 octobre, Bordeaux accueillera son 1^{er} festival international du film indépendant (nom de code : FIFIB). Destiné à proposer un regard singulier sur le 7^e art, le programme de la semaine sera des plus riches : 6 jours de projections, 8 films en compétition officielle, un jury international, un focus sur un cinéaste indépendant américain, des actions d'éducation à l'image, la 1^{ère} édition des Rencontres Internationales Kino, une nuit du clip et de nombreuses soirées et événements... De quoi mettre des étoiles plein les yeux des cinéphiles avides de découvrir des petites perles qui n'ont pas toujours l'audience qu'elles méritent.

Infos : <http://www.bordeaux-festival.com/>



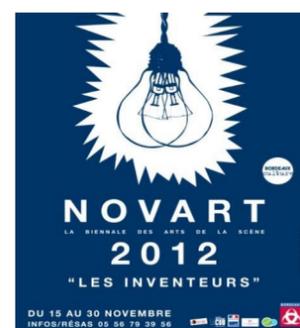
18.10 - 26.10

DU BUTÔ AU GLOB THÉÂTRE

C'est le moment de prendre le temps d'apprécier la danse Butô (cf FACES B n°1, p.23). La compagnie Medulla présente Persistance au Glob Théâtre à Bordeaux du 18 au 26 octobre. Naomi Mutoh lutte contre la course folle du monde en dansant sur la musique toute en tension de deux musiciens rock.

Infos : <http://www.globtheatre.net>

Du 23 au 25 avril 2013, ce sera le TnBA qui accueillera un héritier du Bûto, Ushio Amagatsu. Avec Tobari, sa compagnie Sankai Juku, exclusivement masculine, proposera une chorégraphie épurée et apaisante sur le thème du passage du jour à la nuit, où évoluent les huit corps poudrés et rasés. Mais il faudra attendre le printemps...



15.11 - 30.11

NOVART

La 9^e édition de Novart Bordeaux, biennale des arts de la scène, dont le pilotage artistique a été confié à Frédéric Maragnani, récemment nommé à la tête de la Manufacture Atlantique (ancien TNT), se tiendra à Bordeaux du 15 au 30 novembre 2012. Dans tous les lieux culturels majeurs de la ville et de la CUB, la programmation est basée sur la création contemporaine. Cette édition dédiée aux « inventeurs », présente 16 spectacles de théâtre, 9 de danse, 1 opéra, 6 concerts ou spectacles musicaux, 4 compagnies de marionnettes, et 1 exposition. Du très attendu Slutchai, opéra du compositeur argentin Oscar Strasnoy adapté et mis en scène par Christine Dormoy, à Different spaces, au concerto pour piano et orchestre symphonique conçu par Baptiste Trotignon pour Nicholas Angelich. Proxima Centauri accueillera Benjamin Millepied et son collectif créatif L.A. DANCE pour deux soirées exceptionnelles rendant hommage à John Cage.



Echoppe bordelaise © CAUE de la Gironde - co-avril 2012

Quand les Girondins nous invitent dans leurs maisons

Durant l'été, pour répondre à sa mission de sensibilisation au cadre de vie et comme une suite logique à ses ouvrages « Maisons de Gironde », le Conseil d'Architecture, d'Environnement et d'Urbanisme (CAUE) de la Gironde a lancé son exposition itinérante : « Maisons de Girondins : les habitants racontent ». Retour sur ce projet singulier.

Créé il y a plus de trente ans par un décret du Conseil Général, le CAUE de la Gironde a pour vocation de promouvoir gratuitement la qualité de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement sur l'ensemble du département. Ainsi, en s'appuyant sur une équipe pluridisciplinaire, cette structure associative conseille aussi bien les collectivités locales que les particuliers, pour qu'ils puissent par la suite mener à bien leur projet. Toutefois, outre sa force de conseil et ses actions d'information et de formation, cet organisme répond aussi à de vraies ambitions pédagogiques et culturelles. C'est d'ailleurs dans ce contexte que le CAUE a édité en 2009 et 2010, en partenariat avec Le Festin, les « Maisons de Gironde », ouvrages dans lesquels sont dépeints différents types de maisons que l'on peut croiser sur notre territoire. En dépassant les ambitions des guides pratiques, ces livres permettent de nous guider simplement vers la connaissance des lieux, en donnant des clés d'observation pour apprécier les caractéristiques des architectures et des paysages girondins.

Une exposition à la rencontre des habitants

Convaincu qu'une maison porte en elle l'empreinte de celles et ceux qui l'habitent, le CAUE les a invités à partager leurs expériences. Suivant un principe simple et ludique : « pour chaque panneau, une maison ; pour chaque maison, un témoignage », ces ambassadeurs partagent les faits marquants et les histoires personnelles qu'ils entretiennent

avec leur « chez-soi ».

Au-delà du simple exercice de lecture par une interaction avec les habitants, l'exposition itinérante « Maisons de Girondins », qui a sillonné plus d'une vingtaine de communes, a trouvé un plus large public. Ce lien entre l'homme et le bâti, qui s'illustre au cœur même des actions du CAUE est donc devenu le moteur de cette nouvelle aventure.

Ainsi, de la maison art-déco à celle des années cinquante, en passant par la girondine et la maison contemporaine, on retrouve Bruno, Mylène, Sylvie, François et les autres... Au gré de la visite, nous avons répondu à l'invitation de la famille de Claire et Eric dans leur échoppe.

L'échoppe, véritable esthétique bordelaise

L'échoppe, figure de l'habitat bordelais, servait à loger à partir de 1850, les nouveaux citadins arrivant de la campagne. C'était l'époque de l'industrialisation massive et du délaissement progressif des zones rurales au profit de la ville. En ce sens, cette maison s'inscrit aujourd'hui dans le patrimoine local, en prenant également sa place dans l'histoire nationale, puisqu'elle témoigne d'une vaste période ouvrière présente sur tout le territoire.

Alignée le long d'une rue ou isolée, c'est une maison construite en périphérie du Bordeaux classique et dans les communes avoisinantes. Les échoppes sont dites "simples" ou "doubles" selon leur taille. Avec leurs façades en pierre côté rue, modestes ou richement décorées, elles revendiquent leur



Exposition « Maisons de Girondins » © Anthony Rojo

appartenance à une classe sociale. À l'origine, l'échoppe se prolonge à l'arrière par une véranda et s'ouvre le plus souvent sur un petit jardin vivrier.

« On est bien dans notre maison de Bordeaux »

Claire et Eric nous racontent sans équivoque leur attachement à leur maison et au mode de vie bordelais.

Ayant tous deux connus une expérience bordelaise lors de leurs études, ces deux Parisiens avaient depuis longtemps l'idée de revenir pour s'y implanter. Ambitieux, ils rêvaient d'une échoppe. On les avait pourtant mis en garde : « ne cherchez pas d'échoppes, c'est ce que tout le monde cherche, c'est impossible à trouver et généralement surévalué. » On oublie effectivement que si les échoppes étaient initialement habitées par une certaine classe populaire, elles sont aujourd'hui souvent coûteuses et lourdes à entretenir.

Malgré les réticences de certains de leurs amis et avec persévérance, ils ont fini par trouver leur coup de cœur : « on l'a acheté dans l'heure ! » S'ils reconnaissent avoir eu « de la chance, et l'aide d'un réseau d'amis », Claire et Eric ne démeritent pas pour autant. Inhabitée depuis 25 ans, la maison a nécessité d'importants travaux de rénovation. Comme un moyen supplémentaire de s'approprier un lieu de vie, ces changements ont également permis à l'échoppe de prendre une nouvelle jeunesse. Et ce, sans pour autant renier les caractéristiques historiques propres à ce type de maison : « on a voulu conserver tout ce qui était viable, les cheminées, les parquets, et tous les détails typiques de la construction bordelaise. » Heureux, ces habitants semblent l'être. « Je m'étais imaginé que je vivrais toujours en appartement, et en arrivant ici, je me promène dans le jardin, je regarde les palmiers, le ciel et je me dis : c'est bizarre ça doit être un peu trop beau, ça ne peut pas durer... », nous confie Eric. Et pourtant huit ans après leur arrivée, le bonheur de cette famille perdure : « on est bien dans notre maison de Bordeaux ! »

L'histoire de cette échoppe en est une parmi d'autres que le CAUE a souhaité faire découvrir ou redécouvrir, sur la route de « Maisons de Girondins ». Or, si chacune des maisons témoigne d'un lieu, d'une époque, d'une manière de vivre, toutes présentent une architecture de qualité adaptée à notre territoire. Et peut être autant de sources d'inspiration pour vos projets... ●

Amaury PAUL

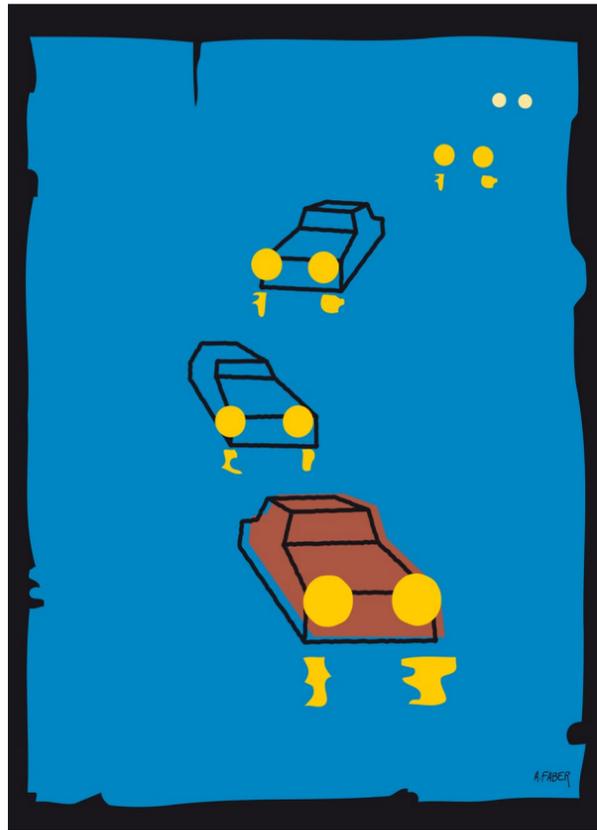


Claire et Eric devant leur échoppe. © CAUE de la Gironde - co-avril 2012

Si vous n'avez pas eu le temps de découvrir l'exposition, vous pourrez encore la retrouver cet automne : à GUJAN-MESTRAS (31 août au 14 septembre), STE FOY LA GRANDE (31 août au 14 sept), BRANNE (7 au 21 septembre), LIBOURNE (7 au 21 sept), LEGE-CAP-FERRET (journées européennes du patrimoine le 15 septembre, exposition jusqu'au 28 septembre), CASTILLON (21 sept au 2 octobre), SALLES (21 sept au 28 sept), BIGANOS (21 sept au 5 octobre), ST JEAN D'ILLAC (14 sept au 5 octobre), au cœur de Salon Conforexpo BORDEAUX LAC (1er au 11 novembre), avec le Réseau Départemental des Bibliothèques dans les communes de CUSSAC, VERTHEUIL, AUDENGE, PAULLAC...
Information : CAUE de la Gironde 05 56 97 81 89 - caue33@wanadoo.fr www.cauegironde.com

Comment bien s'écraser sur la route

Ceux qui vont très vite finissent au cimetière, les escargots les suivent. Faudra tôt ou tard choisir entre supprimer les arbres ou supprimer les voitures. Voici les bons conseils de tonton André pour améliorer le confort des acharnés du volant.



© Illustration André Faber

Tout d'abord, supprimer le permis à point. En effet, une fois renversée une jolie maman poussant un landau sur un passage clouté, on perd 4 points, voire 6. Il en reste encore pas mal de ces points et c'est pas si facile de les perdre. Un feu rouge grillé par ci, un excès de vitesse par là. On n'a pas le temps de les compter que les voilà revenus ces braves points. Tout le travail reste à faire pour à nouveau se les faire retirer.

Les nouveaux modèles de voitures doivent absolument être dotés d'un bar à alcool. Le modèle simple peut suffire. Six cannettes de bibines, une ou deux bouteilles de vodka, une de whisky, accessoirement des bulles pour faire des mélanges et des glaçons pour soulager le mal de crâne. Car rouler donne soif, c'est bien connu.

Il faut supprimer les arbres. Un ami complètement saoul a essayé d'en taper un à la sortie d'un virage. Il l'a raté et s'est retrouvé bêtement dans un champ de colza, la tête en bas et les roues en haut.

La prochaine fois, il visera mieux.

Les clignotants ne servent à rien. Est-ce qu'on est obligé de savoir que le conducteur qui précède va chez sa grand-mère ou au supermarché ? Moi, quand je vais rendre visite à ma maîtresse, est-ce que je clignote ?

Les radars, y'a rien de pire. C'est très dangereux un radar. Ça pourrait presque gêner la visibilité. Le brave conducteur roule à 89 km/h, sur l'autoroute, voilà qu'un 35 tonnes cherche à grimper dans son coffre. Parfois, il y arrive. Seule alternative, prendre la première bretelle de sortie et filer à 110 sur les nationales, comme tout le monde.

Il faut bannir les limitations de vitesse. Le dernier qui a roulé à 90 sur route s'est fait klaxonner 42 fois par le mec qui suivait, sans parler des appels de phare et des doigts d'honneur. Le dernier qui a roulé à 120 sur l'autoroute s'est vu doubler par une Ferrari à 260. Sa femme l'a retenu à temps quand il a voulu descendre de sa bagnole pour voir s'il était arrêté.

Les feux rouges aussi, c'est mesquin. Ça change tout le temps de couleur. Si au moins les feux rouges étaient verts. Mais ça ne loupe pas, quand on approche du machin, hop, ça vire à l'orange, comme si une couleur pouvait arrêter une bagnole. C'est pour cela qu'il faut foncer dès qu'on voit un feu. Et si possible rouler plus vite que le type qui fonce aussi à sa gauche ou à sa droite.

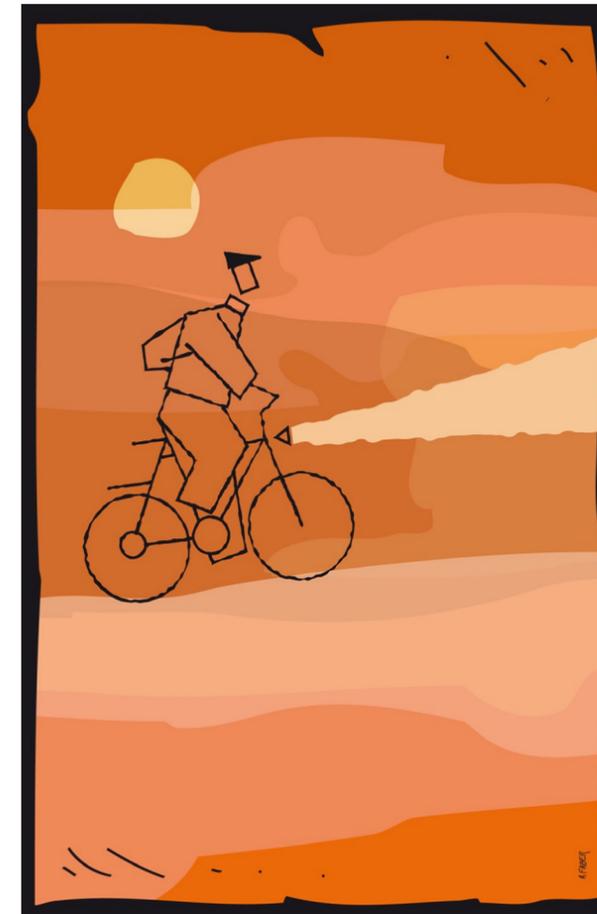
Faut aussi supprimer les 2 roues sur la route. L'autre fois, j'étais suivi par un motard. Hop, je lui balance un mégot brûlant dans l'œil gauche. Ça ne lui a pas suffi. Heureusement, ma femme lui a envoyé le reste de son hamburger dans la tronche avec la mayo et les frites. Non mais ! Ils sont d'une arrogance ces motards.

Les bandes blanches, ah la vache ! Faut me gommer tout ça et en vitesse. Dès qu'il y a une bande blanche, dans une côte, y'a un tracteur ou une mémère alcoolique dans sa voiture sans permis qui se traîne à 35km/h. Ça ne loupe pas. Comme si c'était fait exprès. Petit conseil : vous klaxonnez, vous remontez la file à fond... comme le mec qui vient en face.

Mais je ne voudrais pas être négatif. Je comprends les automobilistes, je suis de tout cœur avec eux. C'est pas facile de vivre en société. L'autre jour, sur mon passage clouté, j'en ai laissé passer exactement 1247 avant de traverser et j'en ai renversé aucun. ●

André Faber

Le dernier Peter



© Illustration André Faber

Je suis un gars costaud, j'ai les bras épais comme les cuisses du fiston. Je me lève à 4 heures du matin quand le train de Paris passe devant le crassier, je me rase avec mon Braun et je pars à l'usine. On me voit de loin sur mon vélo hollandais, mon grand vélo lourd comme un tank et je double les autres gars dans la montée du canal et les musettes des gars volent comme des taches de couleurs accrochées à leur dos. Je bosse comme décriqueur, un sacré métier qui se fait dans le froid et le bruit, un métier qui consiste à brûler la crasse des blums et des billettes avec un chalumeau gros comme une mitrailleuse de 14/18. Les types gueulent pour se faire entendre car les fours Martin grondent pas loin de là dans un tonnerre d'explosions, d'éclairs et de feu. Moi aussi je gueule pour dire salut à un gars ou faire signe au pont roulant et je gueule aussi chez moi. Non pas que je sois méchant, car je ne ferais pas de mal à une mouche. Je gueule gentiment car je suis à moitié sourd, tout comme les copains, qui gueulent pour appeler le mino ou dire qu'ils sont contents ou se marrer au cinéma en regardant Louis de Funès. Je suis pourtant moins

solide que la voiture qui m'a foncé dessus au coin de la rue de l'usine ce matin de septembre. Cette voiture m'a cassé, elle a cassé mon vélo hollandais, ma bouteille de limonade. Tout ! Et je suis mort au bord de la route comme un chien. Et les sirènes se sont tues et les usines ont fermé tandis que je me vidais de mon sang entre deux lampadaires. Comme si cette voiture avait tout arrêté sous le ciel d'Hagondange.

Je suis mort mais je vis encore.

Le frein à main bloqué de Maizières à Talange, mon fils est venu à mon enterrement avec ma voiture, une Renault 6 moche comme un cercueil. Ça sentait le caoutchouc brûlé. Pourtant je lui ai souvent dit de faire attention au frein à main. Mais il est jeune. Il se cherche. Il me cherche. Quand j'arrosais les radis en été, il ouvrait le robinet. Tu peux ouvrir le robinet que je lui disais. Je l'ai arrosé parfois pour qu'il pousse un peu. Il n'aime pas l'eau mon fils. C'est pour ça qu'il ne pleure pas quand le curé dit que j'étais un brave type. Il a les jambes tendues à craquer, il ferme les yeux. Il voit des dessins, il voit les traits comme le fil du laminoir qui file autour de la terre, rouge de feu, un fil hurlant, un fil de fer, un fils du fer, des emboîtements, toute une mécanique qui sort de lui et s'assemble pour former des images. Car il va dans une école où on apprend à dessiner. Il n'aime pas l'usine. Un soir, il a visité l'usine avec moi. Le Lucien a dit, il a des doigts pour jouer du piano le fils du Peter, vaudrait mieux qu'il reste à la maison il aurait plus chaud. Les hauts fourneaux c'est pas des fours à pizza c'est sûr. Mon fils quand je le vois dans son costume tout noir, la tête dans les épaules, je me dis que même à l'église il fait trop froid pour lui. Il a toujours été frileux. Il pourrait pas tenir dans une tombe, il sortirait au bout de cinq minutes. Mets tes gants, mets ton bonnet lui dit ma femme, mais c'est toujours le premier à rentrer quand il y a de la neige et des batailles de boules. Il préfère jouer de la guitare. Quand il dort, il ressemble à une fille. Il est souvent malade à Noël ou à Pâques comme si les fêtes lui faisaient du mal. Mais maintenant que je suis mort, il me fait vivre. Je sais qu'il prendra soin de ma voiture et qu'il achètera des fleurs pour la fête des mères.

Il dessinera les silhouettes des usines sur le ciel rouge, les copains sur leur vélo, minuscules comme des insectes, il parlera de moi pour que je me relève et je ferai des détours sur mon vélo hollandais, je m'arrêterai chez la Josette, j'achèterai des bonbons à la violette en forme de fleurs. Un jour enfin mon fils aura un fils et il lui racontera l'histoire du Peter qui avait des bras comme des cuisses et le train de 4 heures passera cette nuit là, ce train presque silencieux qui ne s'arrête jamais. ●

André Faber



Décadence © Gérard Rancinan

ART

WONDERFUL PEOPLE
GÉRARD RANCINAN ET CAROLINE GAUDRIULT



Quand les enfants sont couchés © Gérard Rancinan



Batman family boys © Gérard Rancinan

Préambule

LA TRILOGIE DES MODERNES

Tout effacer, tout réinventer, avancer dans l'urgence ; imposer le dictat d'un bonheur absolu et d'une pensée universelle...tel est le sacerdoce du Moderne !

Dans son accélération folle, l'histoire contemporaine est menée tambour battant par certaines des plus remarquables créatures de nos sociétés en pleine mutation, que l'on appelle non sans ironie : les Modernes.

Ils n'ont pas d'autres noms, pas d'origine, pas de confession religieuse. Ils n'ont plus de langue ni de culture identitaire. Ils vivent sans frontière, sans ressentiment, sans enjeux réels. Déjà immergés dans l'espace mondial et virtuel, à leurs yeux, la société serait idéalement univoque et sans complexité. Ils sont les prémices de l'homme de demain. Adeptes du « oui » sans le « non », du « bien » sans le « mal », du « moi » sans le « nous », du consensus plutôt que de la polémique, ils voudraient être parfaits. Alors ils gommant les erreurs, créent l'illusion, se réjouissent béatement. Impatients de transformer la société, les Modernes sont des optimistes candides, plus en avance sur la modernité que la modernité même.

Pour cela, ils s'arment d'un bonheur constant, prosélytes d'une pensée consensuelle et universelle. Plaire à tous devient leur profession de foi. Et s'ils étaient en train de dessiner la fin d'une histoire, telle que nous l'avons toujours connue ?

La **Trilogie du Moderne**, c'est une Révolution en trois actes. Entre comédie et tragédie, elle dresse le constat d'une humanité bouleversée, qui avance aveuglément, guidée par le désir absolu d'un bonheur généralisé.

PREMIER ACTE. Les **Métamorphoses** témoignent d'une observation éveillée au cœur de nos mutations. Présentée au Palais de Tokyo, elles font l'objet d'un livre : *Métamorphoses*, éditions Paradox.

DEUXIÈME ACTE. Les **Hypothèses** se multiplient sur un monde en recherche de lui-même, à la fois plein de promesses et comme dépassé par sa propre agitation. Elles font l'objet d'un livre : *Hypothèses*, éditions Biro.

TROISIÈME ACTE. Quand les hommes seront enfin débarrassés de toute responsabilité, de tout engagement et de tout courage, alors pourront-ils vivre pleinement dans leur monde artificiel ? Un monde joyeux, idéal, festif : **Wonderful World**. Ce Nouveau Monde qui

s'ouvre, sorte de parc d'attractions géant, laissera place aux superhéros, nouvelles idoles universelles, qui vivent une liberté sans conditions. Les règles du jeu y sont données : un divertissement permanent, une infantilisation nécessaire, une virtualité absolue, un bonheur universel... Dans ce monde merveilleux, où il n'existe plus de réalité, où il est possible d'être un autre, comment ne pas assister avec ironie au délire schizophrénique de ces hommes devenus des Mickey, des Batman, des Picsou ou des Pinocchio ? *Wonderful World*, le livre, éditions Paradox.

La Trilogie des Modernes est un miroir contemporain, reflétant, soit une simple fable sarcastique, soit une réalité troublante si nous n'y prenons garde.

Que reste-t-il d'humain dans le monde rêvé des Modernes ? On est en train de pouvoir vivre en nano seconde ; on peut traverser le monde en un coup de clic ; on reçoit des informations instantanément des quatre coins du globe ; on peut se créer des avatars numériques : on perd pied car nos pieds ne touchent plus le sol.

Le désir inébranlable d'être moderne conduit les hommes à vouloir révolutionner une histoire millénaire en quelques générations. La conviction qui les accompagne pousse à l'optimisme candide. Pour se protéger du doute, les Modernes se sont construit un monde merveilleux, festif et joyeux : "Wonderful World" mené par des "Wonderful People". Gavés de *junk culture*, les hommes ont de nouvelles références. Exit les classiques : Mickey détrône Saint-Sébastien et Alice au pays des merveilles évince Salomé et sa tête de Jean-Baptiste. En un mot, la réalité a démissionné sous le joug sensationnel de la fiction. Les Modernes sont devenus des superhéros, justiciers et prêcheurs, instaurant le consensus et la bien-pensance. Leur dogme : le bonheur pour tous. Leur outil : le divertissement. Leur maladie : la schizophrénie. Véritable délire, inéluctable déviance, fatale décadence, la société des hommes se rit d'elle-même et se sert de l'humour comme ultime recours.

Gérard Rancinan et Caroline Gaudriault



Le banquet des idoles © Gérard Rancinan

Les artistes

CAROLINE GAUDRIault

Journaliste indépendante, elle a pendant longtemps collaboré pour de prestigieux magazines internationaux : Paris-Match, the Sunday Times, Stern, Time... en travaillant sur des projets d'envergure à travers le monde.

Parallèlement, elle mène un travail de portraitiste sur les figures majeures de nos sociétés en s'intéressant particulièrement aux artistes contemporains.

Depuis toujours, elle dialogue avec la photographie. En scénariste, son regard vient s'appuyer sur les images autant qu'il appuie les images. Son observation de longue date sur nos sociétés lui donne un regard universaliste. Quand elle porte un intérêt particulier pour l'engagement humain et les moments forts de l'histoire, ce sont des traces de mémoire qu'elle souhaite préserver par son écriture.

Elle mène des conversations avec les penseurs de notre époque pour étayer sa réflexion, guider sa radioscopie de notre humanité. Aussi les grands noms de la pensée actuelle aiment à participer à son enquête personnelle.

De ses habitudes journalistiques, elle s'oriente désormais de plus en plus vers une écriture personnelle et d'auteur.

Elle a écrit plusieurs ouvrages reconnus et ses textes sont intégrés dans les scénographies des expositions.

GÉRARD RANCINAN

Originaire de la région bordelaise, Gérard Rancinan parcourt la planète et devient un témoin impliqué des soubresauts du monde. Catastrophes naturelles, guerres civiles ou ethniques, émeutes urbaines, il touche au plus près la complexité de la condition humaine et les aléas qui la façonnent. Son impérieux besoin d'expression l'amène à révéler les enjeux de notre monde, avec éclat, à travers le prisme d'une création visuelle sans cesse réinventée.

Il abolit les frontières et est, tour à tour, investigateur de grandes sagas sur notre actualité, photographe pour des campagnes de communication et portraitiste, où ses photographies d'athlètes, d'artistes, d'hommes de foi ou de pouvoir sont devenus des icônes. Son œil vif et acéré lui vaut récompenses et prix, dont quatre prestigieux World Press.

Suivant son domaine de prédilection, à travers la "Trilogie des Modernes", il se fait l'observateur éveillé de ses contemporains. Ce regard en marge l'amène sur le terrain ou dans des mises en scène réelles, véritables simulacres de notre monde.

Reconnue mondialement, l'œuvre de Gérard Rancinan est aujourd'hui exposée dans les plus prestigieuses galeries et musées internationaux et fait partie des grandes collections d'art contemporain.

Lors d'une vente aux enchères de l'Etude Million chez Drouot (2008), Gérard Rancinan devenait l'un des photographes français les mieux cotés. Il a également été nommé Chevalier des Arts et des Lettres.



Salomé au Pays des Merveilles © Gérard Rancinan



Le radeau des illusions © Gérard Rancinan



La liberté dévoilée © Gérard Rancinan

L'interview

Avec « Wonderful world », Gérard Rancinan et Caroline Gaudriault nous proposent le dernier acte de « La trilogie du Moderne ». L'occasion était trop belle pour que le photographe et la journaliste posent leur regard ironique sur notre société. Celle du divertissement. Conversation.

FACES B : Dans un article paru dans Polka magazine au sujet de la « Trilogie du moderne », Caroline, vous décrivez notre société comme « guidée par le désir du bonheur absolu ». Ce modèle est-il une chimère ?

Caroline Gaudriault : Juste pour présenter ce « Moderne ». Ce « Moderne » n'est pas celui qui vit dans le monde moderne. Ce « Moderne », pointé du doigt dans la trilogie, est un personnage dupe de notre modernité. Nous en faisons partie, nous ne la renions pas. Nous l'aimons même. En revanche, la duperie et la naïveté de vouloir tout accepter sans jugement, sans recul, nous agacent. Quant au bonheur, c'était votre question, oui, nous vivons tous pour beaucoup d'espairs et de bonheurs. Nous ne voulons pas accepter ce que d'autres nous imposeraient, c'est-à-dire le bonheur pour tous. Dans ce « Wonderful world », peinture de cette société du « Moderne », il y a une sorte de dictature du bonheur. Il y a la volonté d'imposer à tous une certaine forme de bonheur pour plein de raisons : pour endormir les gens, pour croire à une société heureuse, pour ne pas voir une certaine réalité à laquelle il faudrait faire face. Il est toujours plus facile d'imposer un bonheur universel plutôt que de voir la réalité telle qu'elle est.

FB : Gérard, pensez-vous que le modèle proposé soit factice ?

Gérard Rancinan : Je ne sais pas s'il est factice mais, en tout cas, il est fantasmé. Pour donner un exemple simple, dans l'Antiquité, quand les Grecs se séparaient, ils ne se disaient pas « au revoir » mais « soit heureux ». On voit où cela a mené leur civilisation.

FB : Pensez-vous donc que nous ayons atteint une certaine forme de décadence ?

GR : Oui, j'ai d'ailleurs réalisé une photographie qui s'appelle « Décadence ». Je ne pense pas que l'histoire de l'Homme sur la terre soit terminée, bien évidemment, il serait ridicule de penser cela ! Mais la fin de notre Histoire telle que nous l'avons construite jusque là a atteint ses limites. Elle prend une autre forme. Nous ne pouvons pas nier que nous sommes arrivés à la fin d'un cycle. Le futur se dessine autrement. Il s'accélère. Nous avons vu la terre dans son entier et ceci les pieds sur une autre planète, nous avons rasé Hiroshima en 9 secondes, et le computer aujourd'hui « réfléchit » en nano seconde... comment voulez vous que l'Homme ne se sente pas un peu perdu ! Nous avons fait table rase des valeurs qui nous ont portées jusque-là. C'est la question posée dans « Wonderful world ». Demandez qui est Mickey, ils n'auront pas de mal à vous répondre. L'iconographie et les valeurs se sont déplacées. Je lisais récemment que nous bâtissons des centres religieux comme on construit des centres commerciaux. A Grenoble, une ville a créé, dans une de ses banlieues, un lieu religieux multi-confessionnel. On s'y rend comme au supermarché. Les valeurs se bouleversent. C'est ce que nous souhaitons décrire dans notre périple artistique.

FB : Justement, après quel déclic est née l'envie de traiter ce thème du « Moderne » ?

GR : Tout simplement car Caroline et moi sommes des observateurs de notre époque. Je suis un artiste. Caroline est une écrivain. J'ai cette particularité, en tant qu'artiste, d'être photographe. La photographie est mon métier. Le terme « artiste » constitue cette décoration bienveillante qui me donne le droit de presque tout dire. Nous venons tous les deux du monde de la presse. Pendant des années, nous avons regardé le monde de près, dans la chaleur souvent brûlante de l'actualité. En mettant ce costume d'artiste, nous nous sommes rendu compte que nous observions les choses avec un regard un peu plus large. Notre œuvre et notre travail sont, tout simplement, de décrypter notre époque. Nous sommes des témoins éveillés des métamorphoses de notre société voire de notre humanité.

FB : Vous évoquez le mot « métamorphose » qui n'est autre qu'un des trois piliers de votre trilogie, dans quel ordre avez-vous établi ces trois mouvements ?

CG : L'ordre s'est réalisé de façon chronologique. Au tout début de l'époque de Sangatte, nous découvrons dans Libé une brève sur tous ces radeaux de migrants arrivant de Lampedusa. Nous nous sommes demandé comment une telle tragédie humaine pouvait finir en brève dans un journal. Nous sommes à une telle saturation d'info que les gens ne s'attardent même plus sur une information aussi dramatique. Nous nous sommes rendus plusieurs fois à Sangatte. Nous sommes revenus avec des photos et des interviews. Gérard avait fait des photos noir et blanc, comme à une ancienne époque.

FB : Comment comptiez-vous les exploiter ?

CG : Nous nous sommes dit que ce n'était pas comme cela que nous devons rapporter l'histoire. Cela n'aurait fait qu'un reportage de plus. Gérard m'a immédiatement dit que ce radeau était celui de Jéricho. Voilà comment est née la mise en scène de la photographie « Le radeau des illusions ». Voilà aussi comment d'un simulacre d'une société, nous avons raconté une histoire en résumant une grande tragédie humaine. De cette question de ces hommes qui partent vers davantage de liberté mais avec beaucoup d'illusions s'est également posée celle des libertés et des oppressions. La photographie « La liberté dévoilée » s'est alors imposée. Le projet s'est construit suivant la logique de notre réflexion. Nous avons été guidés par nos questions. Nous n'apportons pas de réponse. Nous constatons avec un regard très subjectif. Le projet s'est construit ainsi. Pour « Hypothèses », la construction est vraiment différente.

FB : Comment est-elle née ?

CG : A partir du constat que tant de bouleversements avaient eu lieu, qu'allait devenir notre héritage culturel ? Qu'en était-il de sa transmission ? Nous avons réalisé un travail d'ensemble sur des photographies plus expérimentales. Très différentes du reste. La troisième partie, « Wonderful World » est arrivée comme une réponse à toutes ces observations très lucides, parfois un peu dramatiques et très objectives aussi. Nous avons souhaité nous décaler et regarder ce monde avec beaucoup d'humour. ►



Christ Crucifixion © Gérard Rancinan

C'est ce qui fait que l'homme reste debout. Finalement, l'Homme nous fait beaucoup rire.

FB : Votre message n'est-il pas une façon de combattre une certaine forme de résignation dans notre société abreuvée de divertissements ?

CG : Nous souhaitons faire une provocation à l'éveil. Nous restons aux aguets en observant les choses avec jugement et un certain libre arbitre. Nous tenons à porter un regard personnel et aiguisé. Il y a peut-être une résignation collective. Une acceptation trop rapide des choses.

GR : Nous vivons une situation très humaine. En s'enfonçant dans un certain bonheur, on perd le sens des réalités. On efface le mal, il n'y a plus que le bien. Le médecin a remplacé Dieu. Tout est judiciaire. Tout est victimisation. Infantilisation. Nous avons créé une société dans laquelle les cerveaux sont lavés par les télévisions et les médias, tout cela dans une totale irresponsabilité. Cinq personnes tiennent les médias français en nous piquant d'absurdités. Nous n'avons pas encore vécu le pire. Nous sommes au milieu du gué. Être humain, c'est savoir que nous naissons du chaos mais c'est être debout, vif, le regard aiguisé sans oublier que nous allons mourir. Cela fait partie de la vie. C'est ce que nous essayons de dire avec nos maladresses, nos exagérations, avec une forme caricaturale également. Nous sommes fiers d'être encore debout, de marcher face contre vent. Mais, vous savez, ce n'est pas une forme de courage. C'est une forme d'exercice.

FB : Pensez-vous qu'il est donc plus facile de dénoncer ces aspects de la société qui vous horripilent en les recomposant ?

GR : Mais rien ne m'horripile, bien au contraire mais je vais être plus vif que cela. Où commence la mise la scène ? Où finit-

elle ? J'étais reporter photographe. Il y avait, en permanence, un parti pris. Je ne pense pas que le photographe objectif existe. Il y a toujours des influences. Nous nous sommes aperçus, juste après la guerre du Vietnam, que des photographes pouvaient mourir en reportage. Je pense à Gilles Caron ou Larry Burrows et bien d'autres emportés par la guerre. Leurs images ont fait arrêter la guerre. A partir de là, les armées et les gouvernements ont compris que la démocratie avait ses limites : on ne pouvait pas tout dire. La démocratie ? Quelle démocratie ? De quoi parle-t-on ? La démocratie n'existera vraiment que si c'est le peuple qui décide. Dans nos sociétés occidentales, nous sommes dans des oligarchies libérales mais sûrement pas dans des démocraties réelles. Nous avons le choix entre le même et le même.

FB : Que répondez-vous à ceux qui disent que vous mélangez les genres ?

GR : Est-ce qu'une photographie mise en scène est plus « truquée » qu'une photo de reportage ? Pour avoir fait les deux, je me pose la question. D'abord, il y a cette forme de diktat imposée par les services de presse, les services de communications ou les médias en général. Je ne veux pas jouer le comploteur, mot à la mode. Avez-vous vu, dans les micros trottoirs diffusés par nos télévisions ou publiés par la plupart des journaux et magazines, des personnes contre quelque chose ? Tout le monde est pour, tout le monde est d'accord, c'est le grand règne du oui ! On va voir le camp qui arrange les grands services de communication mondiaux. Il se rajoute par-dessus la mégalomanie égocentrique du reporter ou du photographe qui, comme chacun, rêve que sa photo ou son article fasse la une des journaux. Quelle est la différence avec celui qui fait du studio ? Y a-t-il une hiérarchie entre le photographe de mode et le photographe de guerre ?



Way back from Disneyland © Gérard Rancinan

Je ne crois pas. Je pense vraiment que nous sommes tous les témoins d'une époque.

FB : Vous usez de cette contradiction pourtant...

GR : Quand nous travaillons, avec Caroline, nous essayons d'avoir deux vitesses. La première est de créer cette « lumière » attirante, et très graphique. Nous partons de cette base esthétique. Elle attire le public comme des lucioles autour d'un lampadaire. Puis nous espérons que le public découvre la deuxième couche de la photographie, celle plus délicate, plus sensible qui parle plus de réflexions, de pensées. C'est là qu'intervient notre collaboration et notre grande conversation. Caroline n'écrit pas les légendes de mes photos et je n'illustre pas ses textes. Nous marchons en parallèle. Nous nous retrouvons grâce à des livres et des expositions. C'est en glissant sous toutes ces couches, ces strates, ces points de réflexions que notre travail devient, si je peux dire « dangereux », en tout cas personne ne sort intact de nos expositions. Vous commencez par découvrir le « Radeau des illusions » puis Mickey et la Famille Batman. Vous rentrez, vous vous dites « oh que c'est joli ! » et en ressortant vous vous dites « Bon dieu qu'est-ce que ça fait mal ! ». Mais cela ne fait pas « que » mal, cela fait aussi du bien, en tout cas je l'espère.

FB : Est-ce aussi votre objectif ?

GR : C'est le but. On est évidemment heureux quand notre travail est accroché chez les gens. Ces photos sont réalisées sans trucages ni montages. Je me considère comme un photographe à l'ancienne. Nous faisons beaucoup d'efforts pour obtenir ce résultat donc nous sommes fiers quand notre travail plaît. Mais le fond recherché n'est pas qu'esthétique. Nous souhaitons laisser une marque profonde, comme une petite cicatrice, une griffure, dans la pensée de la personne

qui nous regarde. Je suis sensible au travail de Paul MacCarthy pour ces mêmes raisons. Son travail, comme celui d'Hermann Nitsch, de Robert Rauschenberg, Otto Muelh ou Roman Opalka, m'inspire. Damien Hirst reste pour moi un des artistes majeurs actuels. Je pense aussi à Pierre et Gilles, un peintre et merveilleux photographe fusionnant. Quand je vois ces artistes, je n'en sors pas intact. A Broadway, j'avais vu la dernière exposition de Paul MacCarthy, j'étais à la fois écoeuré et dérangé. Mais vous vous dites : « il m'a eu ! ». Je ne suis plus le même. Quand dans la série « Métamorphose », je reprends certaines œuvres des grands peintres, j'ai simplement voulu souligner le trait d'union entre les artistes au-delà du temps.

FB : Vous considérez-vous comme un artiste contemporain ?

GR : L'artiste doit être dénonciateur. Il doit pousser les limites. Il est quand même curieux de penser que, au XV^e siècle, les Velazquez et autres nous ont laissé ces immenses œuvres alors que nous, nous allons laisser ce « moi » énorme des artistes contemporains.

FB : N'est-ce pas à l'image de la société tout entière, celle du moi personnifié ?

GR : C'est en cela que les artistes contemporains sont proches de la société. Ils sont le parfait miroir de notre époque. C'est peut-être cela l'art contemporain d'ailleurs. En tout cas pour moi, je ne sais pas pour Caroline, ce n'est peut-être pas là qu'il faut aller.

CG : Notre rôle d'artiste est d'être des témoins, sans côté moralisateur. L'art contemporain aujourd'hui est très porté sur l'égo et sur des valeurs agaçantes. Ce sont celles de ce « Moderne » dont on se moque. ►



Family watching the TV © Gérard Rancinan



Desperate marilyn or the dream of Jackie © Gérard Rancinan

Il faut prendre ce projet avec beaucoup d'humour. Il ne faut pas être dupe encore une fois. Il faut rire de ces gens qui nous font croire que tout cela est très sérieux. Les artistes contemporains représentent 5% des artistes et, pourtant, ce sont eux dont on parle le plus. Ils font le jeu des médias, c'est un réseau politique. La France aime défendre dix artistes alors que beaucoup restent dans l'ombre.

FB : Une notion politique derrière ces choix...

CG : Est-ce très français ? Je ne sais pas. Les Anglais, les Américains et les Chinois sont très forts pour défendre les leurs mais, nous, en France, nos institutions sont toujours plus fières quand elles invitent des artistes étrangers.

FB : Je reviens à votre « conversation » avec Gérard. Comment s'effectue l'équilibre entre vous dans cette collaboration ? Qui jette le premier pavé ?

CG : C'est un dialogue. Les projets avancent comme ceci : nos deux écritures sont parallèles. Dans les textes de « Wonderful World », une conversation avec Gérard clôture notre vision de la « Trilogie du Moderne » avec différentes formes d'écrits. Nous proposons une nouvelle mais aussi des entretiens avec différentes personnes qui font l'actualité de la pensée. Tout au long de cette trilogie, j'ai rencontré des cardinaux, des scientifiques, des philosophes. L'ensemble de ces rencontres, du cardinal Barbarin en passant par Axel Kahn ou Claude Hagège, nous permet d'avancer dans notre raisonnement.

GR : Le fait de citer Claude Hagège nous permet aussi de parler d'une certaine forme d'écologie. Je lisais une interview de Pascal Durand, le nouveau patron des écologistes. J'étais soufflé tellement c'en était ridicule, et nocif. Ce discours politique est tellement en décalage par rapport à une forme de pseudo-réalité venue des penseurs, des philosophes, des personnes sur le terrain, des artistes engagés. Du coup, c'est tellement facile d'être éveillé. Nous nous amusons beaucoup de cela. L'humour nous sauve. Mais parfois on se laisse prendre aux jeux du qui gagne - perd et nous observons alors un spectacle pornographique.

FB : Pourquoi pornographique ?

GR : La beauté, je veux dire le « bel art », a disparu et nous regardons le monde de tellement près que nous y voyons tous les défauts. Ce serait invivable si nous ne gardions pas une forme de morale, un grand optimisme et cette grande joie de participer à cette grande kermesse. Honnêtement quand on voit le niveau des « spécialistes de la spécialité », des politiques, des faiseurs de monde, heureusement qu'ils ne sont pas médecins sinon nous serions tous morts. Quand je me balade dans Paris, le samedi matin, je vois ces millions de gens qui errent, les bras en avant, comme les rescapés d'Hiroshima. Ils ne savent pas où ils vont. On leur a dit que le musée était moins cher alors ils y vont. On leur a dit d'aller à la plage à Paris alors ils cherchent désespérément la mer à Paris. Un jour, au musée, c'est Picasso et Andy Warhol et un autre jour c'est Andy Warhol et Picasso. L'illusion de la réalité est presque parfaite, et leur bonheur manufacturé total.

FB : Cela peut-il changer ?

GR : Je ne suis pas prophète. Tout a toujours évolué et cela continuera. Nous aurons toujours un pied de chaque côté de la falaise. La modernité, c'est formidable même si elle nous rend esclave par moment. Alors, je vais au bord de l'océan, je regarde la marée monter puis descendre et je mange des huîtres.

FB : Revenons un instant à la mise en place de vos photographies, comment se crée une œuvre signée Rancinan ?

GR : Une équipe de dix personnes travaille avec moi à Paris et Los Angeles. Notre entreprise, *Fine Art Cube*, produit les expositions, les livres et les photographies, des films. Nous partons d'une idée commune. Nous en parlons ensemble lors d'une sorte de conférence de rédaction. Si nous décidons de la produire, nous lançons notre business. Nous mettons nos équipes sur le coup. Nous envoyons les décors et les costumes en fabrication. Je change de casquette. Mes assistants ont tous une casquette différente dans le studio. La musique joue à fond. Dans un moment de bonheur absolu, de joie et de quiétude nous essayons de faire une photographie. Caroline est souvent présente sur le plateau.

FB : Caroline, qu'aimez-vous dans le regard de Gérard ?

CG : Cela fait longtemps que nous travaillons ensemble, sans lassitude. Chaque projet repousse les limites. Une photographie pourrait être ennuyeuse s'il n'y avait pas plusieurs niveaux de lecture. Ce sont des photographies que l'on peut lire pendant longtemps, avec diverses interprétations. C'est un formidable moteur dans les idées. Le temps passe sans que nous nous en rendions compte. Cela fait quinze ans que nous collaborons ensemble.

FB : Gérard, qu'est-ce qui vous plaît dans le regard de Caroline ?

GR : Vous avez une autre question (rires) ?

FB : Non, c'est ma dernière... (rires)

GR : Ce n'est peut-être pas son regard alors ! (rires). Non, pour être sérieux, elle est mon cerveau parallèle. Si elle n'était pas là, je serais tout seul comme un poisson rouge dans un bocal, on ne changerait pas l'eau et je deviendrais tout pâle. J'ai besoin d'avoir des courants d'air, des courants d'idées, de grands sourires. J'ai besoin d'être aimé, de partager. Avec Caroline et avec tous les gens de mon équipe, cela se passe comme cela. Elle est cette intelligence et ce regard déporté. J'ai pu donner un sens plus profond à mon travail. J'ai pu me dégager de la simple mécanique photographique. Il y a une chose remarquable dans la vie : la confiance, la fidélité et une plage vide à marée basse au pied d'une dune. Cela nous est arrivé avec Caroline, nous étions plus jeunes. Nous nous sommes dits : « ça, on le fera ». Nous l'avons fait. (blanc)...

FB : Cela ne peut être que le mot de la fin...

GR : Dans une émission de radio, nous aurions remporté le prix de la meilleure émotion (rires). Mais nous sommes contre la dictature de l'émotion, bien sur !!!!!.

FB : Réaliser ses projets ou ses rêves devient une forme de réussite...

CG : C'est certain. Nous nous donnons tous les moyens pour cela.

GR : On peut dire tout ce que l'on veut sur notre travail mais l'essentiel est de réaliser le minimum du chemin que l'on s'est tracé. Malgré tout ce temps, j'ai toujours ce même émerveillement d'entrer dans le studio pour réaliser une photographie alors que nous sommes partis d'un petit dessin maladroit. Tout est installé. La photo existe grâce à toute une équipe. Ma femme est à mes côtés, elle me suit depuis toujours. Quand j'arrive tout est prêt et je me dis : « quelle chance ! ». ●

Propos recueillis par Cyril Jouison



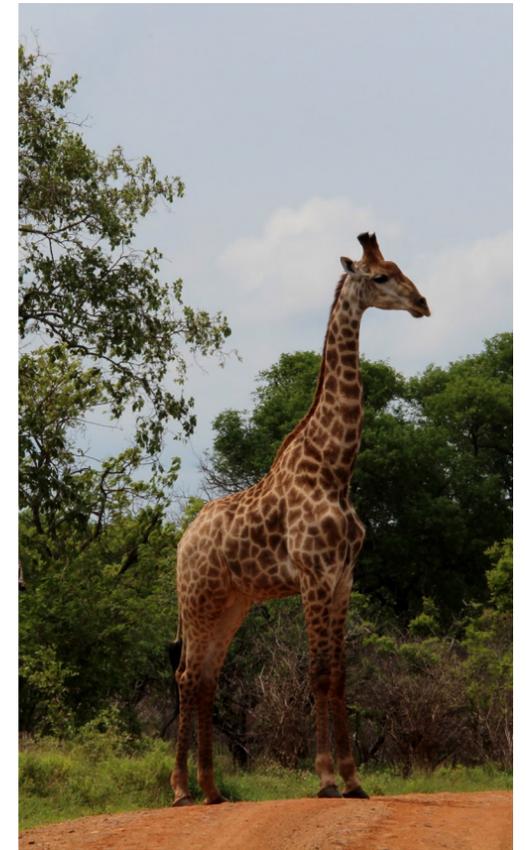
ÉVASIONS

AFRIQUE DU SUD :
DU CAP À JOHANNESBOURG

Les Douze Apôtres surplombant Camps Bay © François Dumez



Kudus dans le St-Lucia Wetland Park © François Dumez



Girafe © François Dumez

Afrique du sud : du Cap à Johannesburg

En prenant un billet pour l'Afrique du sud, nous ne savons pas vraiment quel voyage nous attend. La promesse de paysages grandioses, de safaris à la rencontre des animaux sauvages se mêle aux appréhensions liées à une forte criminalité et à la fin de l'Apartheid si proche. Il y a effectivement des pays que l'on visite d'une humeur plus légère. Des 3500 km parcourus à travers le pays, nous repartirons les yeux écarquillés par les merveilles de l'Afrique, mais aussi inquiets pour l'avenir de ce peuple dont on voit mal comment les plaies béantes pourraient se refermer. Carnet de route.

Notre voyage commence par la région du Cap. La ville de Cape Town a ce point commun avec Rio qu'elle est nichée dans un écrin de nature si grandiose qu'elle en devient une ambassadrice hors norme du pays. La ville s'étend au pied de l'imposante *Table Mountain**. Ce bloc de granit, qui culmine à 1086 mètres, semble avoir été découpé au fil à beurre. Depuis les quartiers de Waterfront et Green Point, le spectacle des nuages léchant ce plateau montagneux est envoûtant. Du sommet, on contemple à 180 degrés la côte déchiquetée. L'eau turquoise et glaciale de l'océan atlantique contraste avec la roche sombre. De nombreuses plages de sable blanc comme Clifton ou Camps Bay, surveillées par les Douze Apôtres, cette série de pics rocheux qui se détachent du massif, font le bonheur des surfeurs. Le littoral est occupé par des villas somptueuses dans une atmosphère très jet-set et cosmopolite.

Les environs de Cape Town sont tout aussi majestueux. La péninsule s'étend sur une cinquantaine de kilomètres jusqu'au Cap de Bonne Espérance. On peut y goûter la puissance des éléments dans un décor vierge et aride. Profitant d'un climat méditerranéen et de sols acides, une végétation spécifique à la région du Cap s'y est développée. Elle est composée d'une sorte de maquis jonché de fleurs

variées.

À l'intérieur des terres, au nord-est de Cape Town, se situent les domaines viticoles les plus réputés d'Afrique du sud, comme Stellenbosch ou Franschhoek. Entourés de montagnes et de forêts séculaires, les vignobles sont installés dans des vallées verdoyantes. Les propriétés sont luxueuses, les vignes soignées. L'atmosphère y est très européenne.

Après trois jours dans la région, on oublierait presque que l'on se situe à l'extrême sud du continent africain. Les zones les plus attractives sont principalement habitées par les Blancs et les lieux touristiques sont aseptisés. En revanche, les townships sont bien visibles depuis la route qui mène de l'aéroport au centre ville.

Plus saisissant, nous n'observons aucun couple mixte dans les rues. Il faut se rendre à l'évidence, les gens se mélangent très peu. Les Noirs présents dans les quartiers riches n'y sont que pour travailler. Malgré la fin de l'Apartheid depuis 1991 et l'élection de Nelson Mandela à la tête du pays en 1994, la répartition des richesses semble toujours aussi inégale. Nous nous souvenons des tirades lors de la coupe du monde sur la nation arc en ciel, le peuple réuni. On nous a vendu un fantasme. ►



Plage de Camps Bay à Cape Town © François Dumez

Nous quittons la région du Cap en direction de l'est et entamons notre périple via la mythique N2, qui relie Cape Town à Durban. Le parcours jusqu'à Plettenberg Bay constitue la touristique Garden Road.

La richesse des paysages est époustouflante. Nous observons depuis les côtes de Mossel Bay un baleineau qui travaille ses gammes aux côtés de sa mère avant leur migration vers l'océan atlantique. Les grandes plages de sable ocre sont ventées et reçoivent des vagues puissantes qui invitent à la prudence. Profitant des courants chauds de l'océan indien, la température de l'eau est montée d'une dizaine de degrés en quelques centaines de kilomètres. L'arrière pays n'est pas en reste, les montagnes sont toutes proches et les forêts de sapin denses et vertigineuses ont des airs de Québec.

Passée l'industrielle Port Elizabeth, nous nous éloignons de la côte. Le paysage change, la végétation sur les plateaux devient aride. Nous sommes sur le territoire des Xhosas. Cette communauté regroupe neuf millions de personnes qui parlent une des langues principales d'Afrique du sud. La différence de mode vie est saisissante. Très peu de villes concentrées, des villages épars. La plupart des gens habitent dans des *rondavels*** colorés qui émaillent le

paysage. On ressent une grande pauvreté. On croise très peu de voiture. De nombreuses personnes marchent le long des routes, souvent pieds nus. Ici, chaque tribu a sa couleur de prédilection. Malgré des vêtements simples et modernes, la tradition est respectée : au fil des kilomètres, la couleur des chaussettes et des bonnets bascule du vert au bleu électrique, en passant par le rouge, mais toujours chatoyante. Nous ne croisons pratiquement aucun Blanc. Sentiment étrange par rapport aux zones touristiques et riches. Quand nous entrons dans les magasins, les gens nous observent, le rapport de ségrégation s'inverse. Mais dès qu'ils comprennent que nous sommes des touristes français, les visages s'adoucissent et la tension retombe. Difficile de ne pas penser que ce territoire a été laissé à son peuple car il ne détient ni mine de diamants, ni sol fertile...

En arrivant dans la région de Durban, nous entrons dans le Zululand, connu pour son peuple, ses plages sauvages et les nombreux parcs animaliers qu'il abrite. Nous nous arrêtons plonger sur le site d'Aliwal Shoal. La mer est mauvaise, les conditions difficiles mais les requins sont au rendez-vous. Le goût de l'aventure est là.

La deuxième partie du voyage commence. Nous séjournons



La Table Mountain depuis le Waterfront © François Dumez



Traversée de babouins © François Dumez

dans différents parcs au nord de Durban. Nous nous déplaçons seuls en voiture dans les réserves. Rencontre avec les impalas, les zèbres, les girafes, mais aussi les éléphants, les rhinocéros et les hippopotames. La magie est au rendez-vous. Un groupe de singes à face noire, des vervets, nous assigent le temps d'un déjeuner. En quête de nourriture, ils n'ont pas froid aux yeux et pas peur de l'homme. On se régale de ces moments privilégiés. On fait le plein de brousse, de photos et de rêves de gosses.

La route jusqu'à Johannesburg nous ramène dans la réalité économique de l'Afrique du sud. Se succèdent des régions entières dédiées à la monoculture. Des paysages de canne à sucre laissent la place à des plantations d'eucalyptus. Les exploitations sont immenses, modernes, industrielles. Aucune place pour les petits paysans.

Nous quittons l'Afrique du sud avec un sentiment contrasté. Les images tant convoitées d'animaux sauvages et de paysages de légende se sont incrustées dans nos mémoires. Mais le rapport entre les populations nous a tout autant marqué. Si le sentiment d'insécurité, en permanence rappelé par les systèmes d'alarme dans les maisons des quartiers riches ou par les vigiles à l'entrée des magasins, génère une

certaine tension, le sujet est ailleurs. On ne peut s'empêcher de condamner l'héritage de ce passé si proche, de se sentir mal à l'aise d'être européen. L'Afrique du sud nous renvoie à notre propre histoire coloniale. La répartition des richesses reste infiniment déséquilibrée, la cohabitation entre les townships et les quartiers riches choquante. Les choses changent progressivement, certes. La réforme agraire impose la redistribution des terres aux Noirs et les fermiers afrikaners doivent souvent vendre leurs exploitations au gouvernement, ce qui suscite des résistances. Une classe moyenne noire est en train de se constituer. La transition a commencé, très doucement.

Les prochaines générations sauront-elles vivre ensemble, pardonner pour les uns, accepter de partager leurs richesses pour les autres ? Rien n'est moins sûr. ●

François Dumez

**Table Mountain : la montagne de la Table est un massif qui surplombe la ville du Cap. Son nom provient de sa forme qui, de loin, semble aussi plate que le dessus d'une table.*

*** Rondavels : une rondavelle est une petite construction circulaire typique de l'Afrique australe. Sorte de case, elle sert généralement de maison individuelle.*



Rondavels en pays Xhosa © François Dumez



DOSSIER CHANGER DE VIE

- Changer de vie, changer la vie / 30
- Le miel de la vie / 36
- Témoignage : une histoire ordinaire / 37
- Invitation divine : pour vous, avec vous et en vous / 38
- De l'agitation culturelle dans le calme des campagnes / 39
- TED : des idées qui méritent d'être partagées / 40
- Croqués derrière les barreaux / 42

Anne-Sophie porte le T-Shirt Birdy de Melle Bohème <http://melleboheme.bigcartel.com/>

Changer de vie / Changer la vie

Changer de cap, prendre la tangente ou la clé des champs : qui n'a jamais rêvé de donner une nouvelle direction, un nouvel élan à sa vie ? Même si la réalité n'est pas un jeu vidéo, il est aujourd'hui possible et fréquent d'avoir plusieurs vies. Amours multiples, familles recomposées, succession de métiers ou déménagements : les changements de vie, personnels ou professionnels, choisis ou subis, se succèdent tout au long de l'existence.

Parmi les candidats au changement, certains se contenteront d'en rêver, tandis que d'autres franchiront le pas. Mais tous passeront par un nécessaire processus d'introspection, destiné à mesurer les risques et les espoirs d'une vie plus en accord avec leurs aspirations. Une quête de soi qui engendre presque systématiquement une meilleure harmonie avec les autres, comme si changer de vie donnait envie de changer la vie...

Avant, c'était surtout la retraite qui était synonyme de changement de vie. Aujourd'hui, certains ne veulent pas attendre l'âge mûr pour être heureux et mener la vie qui leur correspond. Le cours de nos vies est scandé par des bifurcations en tout genre : réorientation professionnelle ou licenciement, mariage ou divorce, conversion religieuse... Tout le monde rêve de changer : changer de travail (évoluer dans son poste ou se réorienter), changer son corps (maigrir, se muscler, rajeunir), changer sa vie privée (quitter son conjoint ou en trouver un) ou son environnement (déménager de son quartier, de sa ville, de son pays). Cette dynamique du changement est-elle la conséquence de notre éternelle insatisfaction ou une quête positive vers ce qu'il y a de meilleur pour nous ?

Qu'est-ce que le changement ?

Le changement implique un mouvement, une modification, un nouvel état. Passer de brune à rousse, quitter la ville pour la campagne, être ingénieur un jour artisan le lendemain... Tout cela est visible, concret, matérialisé. Mais il y a également une notion de temps dans le changement : le temps du passage, de la prise de conscience, d'une maturation, le temps d'un renoncement.

Le changement n'est pas naturel. La routine est plus confortable, moins risquée. L'homme est rassuré par les règles qui lui permettent de s'accommoder d'un environnement a priori hostile. Dans un univers en perpétuelle modification, l'habitude et les croyances tiennent lieu de garde-fou. Changer, c'est à la fois « s'éloigner de » et « aller vers ». Cela implique une part de deuil et une part d'élan.

Souvent, le changement est associé à un sacrifice et la volonté de changer se traduit parfois par une dépréciation du pan de vie qui précédait. Pourquoi culpabiliser de vouloir changer ? Changer ne signifie pas chercher mieux, ni même regretter. L'étymologie parle d'elle-même : le changement revient à « céder une chose pour une autre ». Certains psychanalystes défendent cette première idée d'une rupture heureuse et sans complexe. C'est le cas de Sophie Cadalen, écrivain et psychanalyste, qui prône plusieurs vies en une pour une construction active du soi, plutôt qu'une constitution du soi non réfléchi.

Au final, « *la seule chose qui ne changera jamais, c'est que tout est toujours en train de changer* », nous enseigne le Yi King, un livre chinois ancestral dont les oracles sont réputés favoriser la prise de décision et la connaissance de soi.

Le champ des possibles

Bien qu'il soit plus enthousiasmant de penser que l'on est un pionnier, les motifs d'un changement de vie choisi recouvrent principalement quatre grandes tendances : le besoin d'un retour à la nature, la reconversion professionnelle ou la formation à de nouvelles compétences, l'envie d'ailleurs et le goût des autres.

Parce que la ruralité concentre tous les fantasmes de bonheur, la migration verte qui a débuté depuis plusieurs années s'intensifie chaque jour davantage. Une étude menée en 2008 par le CNASEA (Centre national pour l'aménagement des structures des exploitations agricoles) et l'institut de sondage BVA révèle que 40% des citadins d'agglomérations de plus de 100 000 habitants souhaitent s'installer à la campagne, soit environ huit millions de personnes. Qualité de vie et d'environnement, désir d'accession à la propriété, recherche d'une alimentation plus saine constituent les principales motivations des candidats à l'exode rural.

Autre motif fréquent de changement de vie : la mobilité professionnelle. Face à une perte de sens de ses missions, un sentiment d'inutilité, une déshumanisation des rapports dans l'entreprise, quel salarié n'a jamais aspiré à l'indépendance, de créer son activité et de voler de ses propres ailes ? Et si la création d'entreprise apparaît comme une aventure trop risquée, le changement d'orientation, la formation à de nouvelles compétences ou les reconversions permettent de faire plus facilement évoluer sa carrière. Trouver sa voie professionnelle est un investissement à long terme. De nombreux jeunes adultes exercent plus ou moins consciemment le métier que leurs parents attendent d'eux. Avec le temps, ils peuvent alors éprouver le besoin d'en changer.

Et si changer de vie, c'était aller voir ailleurs, mettre les voiles comme disent les marins. La proposition est tentante pour tous ceux qui se sentent à l'étroit dans leur quotidien ou qui aspirent à de nouveaux horizons, à de nouvelles sensations. Pour certains, cette envie d'ailleurs se traduira par une expatriation sans changer d'employeur, tandis que pour d'autres, partir ne se conjugue pas avec le cadre normatif de l'entreprise et prend un autre sens, bien plus existentiel. « *On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait* », dévoile Nicolas Bouvier, l'auteur de *L'usage du monde*. Prendre une année sabbatique et entreprendre un voyage initiatique répond



© Anthony Rolo

avant tout à une quête de liberté, qui peut se transformer en un véritable changement de vie.

Puis il y a ceux qui changent de vie en choisissant un engagement altruiste, en mettant leurs compétences au service de causes humanitaires ou solidaires.

Parfois, plusieurs dimensions s'entremêlent. Décider de s'installer à la campagne, c'est aussi souvent y créer son activité. De même, se consacrer aux autres dans une mission humanitaire, c'est aussi choisir l'ailleurs.

Quand l'événement crée le changement

Mais parfois, on ne choisit pas. Certains événements de la vie conduisent à tout remettre à plat. Cela peut être une fracture grave de l'existence (le deuil d'un parent, l'expérience de la maladie, un divorce, un licenciement ou la mise en retraite) qui fait qu'un jour tout bascule. Parfois c'est une rencontre amoureuse ou la naissance d'un enfant qui font dévier la trajectoire. À la suite d'un événement malheureux, certaines personnes s'enfoncent dans la dépression plus ou moins profonde, ne se leurrant plus sur leur quotidien, mais encore incapables d'envisager une issue. L'enfermement dans la plainte et le repli sur soi rendent le changement impossible. C'est pourtant souvent en discutant avec des proches ou en

recourant à des professionnels (psychologues, psychiatre, coachs, consultants...) qu'il est possible de dépasser les blocages, de reprendre confiance en soi et d'accepter la nouvelle donne.

Ceux qui en rêvent...

La peur du changement n'est pas toujours déraisonnable, loin s'en faut. Tout changement comporte un risque et a un coût. Les obstacles matériels existent, bien sûr : manque d'argent, de temps, du diplôme requis... Il est donc normal d'hésiter, de peser le pour et le contre. Mais si le bilan de cet examen est positif, et que nous n'arrivons pas à changer, et surtout, si c'est là un scénario à répétition, mieux vaut admettre que la peur raisonnable occulte des craintes irrationnelles, dont il est préférable de rechercher les racines.

Ce sont surtout nos propres barrages internes, nos résistances, qui ont raison de notre envie. Ces freins sont pour la plupart la conséquence de notre vécu, du poids de notre éducation, de principes et de valeurs acquis avec le temps : privilégier la sécurité de l'emploi, ne pas quitter un conjoint à qui on a lié son destin par le pacte du mariage ; il serait peu chrétien de s'expatrier alors que nos parents vieillissants vont avoir besoin de notre assistance, etc... ►



© Anthony Rigo

Changer, c'est faire le deuil de ce que l'on quitte : son enfance, ses amis, ses collègues... C'est aussi prendre le risque d'un pari sur l'avenir : on sait ce qu'on quitte mais pas ce que l'on trouvera. D'où un trait de personnalité important à prendre en compte si l'on envisage de bouleverser sa vie : l'aptitude à rebondir après un échec.

Le perfectionnisme est un autre butoir au changement : en s'imposant des objectifs trop élevés, en recherchant la perfection, on se condamne à ne pouvoir aller au bout de ses projets. Faiblesse de la volonté, peur d'affronter ses rêves, peur de l'échec (ou de la réussite...), il existe mille raisons pour rater son changement.

Par ailleurs, la peur de décevoir est aussi un frein au changement. Nous nous sentons contraints de tenir le rôle que les autres attendent de nous. La peur de passer pour une girouette ou pour quelqu'un qui abandonne trop vite en cas d'échecs nous pousse à l'inaction. Mais si l'on écoutait toujours son entourage, on ne ferait jamais rien... Il n'y a guère que celui qui ne fait rien qui ne risque pas de susciter la désapprobation. Par exemple, quand un ingénieur choisit de devenir agriculteur, et par là même de se «rétrograder» socialement, cela peut être perçu comme une trahison par ses parents qui se sont sacrifiés pour lui payer ses études.

Dans le cas des personnes qui déprécient de façon chronique leur vie, se poser la question de savoir ce qui leur rendrait la vie encore plus dure aide bien souvent à réaliser qu'un changement n'est pas si nécessaire que cela. À bien y regarder de près, il y a toujours des aspects de notre vie qui méritent de s'en réjouir, de s'en contenter.

Il y a aussi ceux qui, après une prise de conscience d'aspiration au changement, prennent la décision mûrement réfléchie de ne pas changer. Comme l'écrivait Jean-Paul Sartre, « la résignation vaut mieux qu'un espoir continuellement déçu. »

... et ceux qui sautent dans le grand bain

Si certains hésitent, tergiversent, d'autres foncent, dans un élan lié à la confiance qu'ils ont en eux. « *Écoute ton cœur* », « *suis ton intuition* », sont des conseils que l'on a coutume d'entendre quand on s'interroge sur des choix de vie. N'est-ce pas l'intuition qui pousse certains à quitter emploi stable et vie parisienne stressante pour ouvrir une chambre d'hôtes en rase campagne ?

Certaines personnes ont une capacité naturelle à la « réflexion/action ». Loin d'être des têtes brûlées, elles ont des ressources particulières pour mettre en œuvre leur transformation de vie. Elles sont en quête permanente du sens profond de ce qu'elles sont en train de vivre ici et maintenant. Elles savent jauger leur indice de satisfaction et se défaire rapidement de «l'insatisfaisant». En d'autres termes, certains d'entre nous ont résolument poussé le curseur de leur vie vers le principe de plaisir, au détriment du principe de réalité, avec sa part de devoirs, de cadres et de liens parfois trop contraignants. Dès qu'ils perçoivent une baisse de contentement, ils ne partent pas dans une fuite en avant, mais ils préparent déjà le prochain changement. Dans cette démarche en tiroirs de la réflexion/action, leur potentiel créatif s'impose comme le moteur de leur évolution.

Face aux situations lourdes, conventionnelles (un emploi très calibré, par exemple), les champions du changement choisissent d'impulser la légèreté, la fantaisie ou les rythmes aléatoires en s'orientant vers des métiers atypiques. Prendre son temps, préserver la nature, développer une éthique font souvent partie de leur engagement. Ils ont cette capacité à remettre en cause le présent pour inventer un nouveau chemin, un nouveau métier, un nouvel horizon, voire une nouvelle identité sociale.



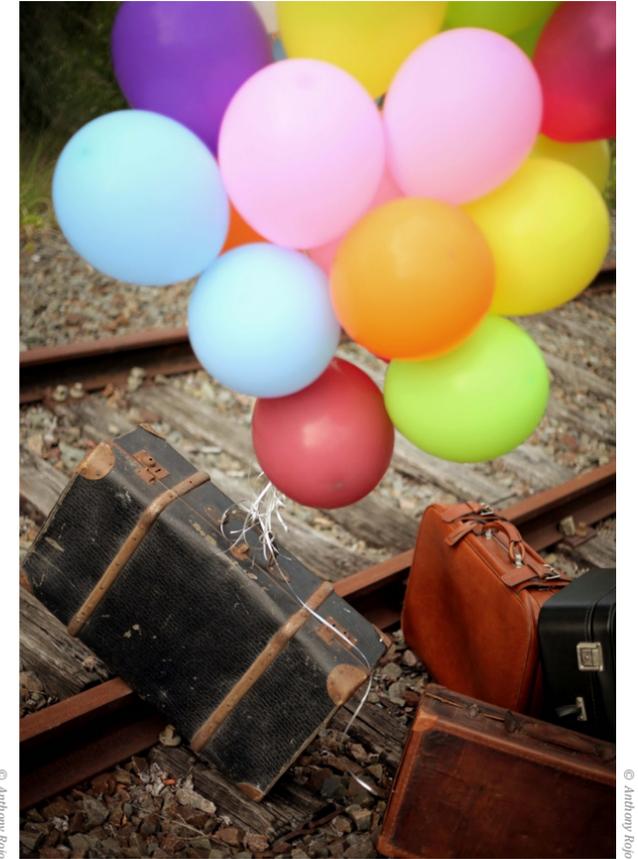
© Anthony Rigo

Changer sa vie pour changer la vie

Parfois quand tout va mal autour de soi, il faut être capable d'admettre que cela peut venir de soi-même et savoir entreprendre un changement de soi. Changer soi-même pour réinvestir sa vie actuelle, oser se remettre en question, rechercher ce qui ne va pas est toujours bénéfique. Cela permet de reprendre confiance, de s'accepter en toute sérénité, de s'autoriser à évoluer dans une vie à laquelle on peut redonner une belle profondeur de champ. Changer sa vie est rarement une lubie ou l'expression d'une insouciance existentielle, cela consiste souvent à être un peu plus vrai. C'est répondre par soi-même à l'interrogation du sens de son parcours, contribuer activement à insuffler de la cohérence et de la sérénité dans toute son existence. Peut-on continuer à travailler pour une industrie polluante si l'on est un fervent défenseur de la nature ? Pour changer, il faut savoir résister, savoir choisir, être davantage acteur que spectateur de sa vie. L'important est bien de réussir sa vie plutôt que réussir dans la vie.

Changer soi-même peut donner envie de changer un peu le monde. Le bonheur personnel passe de plus en plus par celui des autres. Aider les autres permet d'élever l'estime de soi, de se sentir utile, vivant, et rend donc heureux. Se consacrer aux autres, repenser sa vie selon cet axe peut-être une des clés du bonheur. C'est pourquoi certains choisissent de changer de vie en allant vers les autres, en offrant leurs compétences et leurs talents pour modifier un peu une réalité souvent difficile. Pas pour sauver le monde, mais pour en améliorer les contours. Cela peut se traduire par un engagement humanitaire à l'autre bout du monde ou du travail social en France, à côté de chez soi.

Il s'agit là de mettre au diapason ses convictions personnelles et son mode de vie.



© Anthony Rigo

Changer de vie nécessite une bonne connaissance de soi. Donner vie à ses aspirations profondes, sans peur de déplaire ou de mal faire. S'affranchir des doutes néfastes à l'action. Trouver la force d'agir en accord avec nos désirs, de croire en nos compétences, de construire notre vie selon nos choix et nos envies, sans (trop) se tromper.

Temps et persévérance mesurent l'intensité de notre désir. Pour changer de vie, nous devons apprendre à reconnaître ce désir et le confronter au temps, aux contingences matérielles, familiales, à la réalité d'un métier, d'un lieu, d'un mode de vie. C'est se frotter au réel, grandir et devenir adulte. Qui ne rêve pas de devenir l'adulte qu'il admirait quand il était enfant ?

Au final, la seule chose qui ne change pas en nous, c'est notre désir de changer. ●

Caroline Simon

Il y mettait du temps, du talent et du cœur / Ainsi passait sa vie au milieu de nos heures / Et loin des beaux discours, des grandes théories / A sa tâche chaque jour, on pouvait dire de lui / Il changeait la vie. (Jean-Jacques Goldman)

BIBLIOGRAPHIE

Luce Janin-Devillars, *Il n'est jamais trop tard pour changer sa vie*, EDLM, 2001
 Yves Deloison, *Mes bonnes résolutions pour changer de vie*, Editions Chêne, 2012
 Anne Ducrocq, *Le courage de changer sa vie*, Editions Albin Michel, 2004
 Marlies Gaillard et Anne Leguy, *Comment réussir à changer de vie, 50 histoires vraies*, L'Express Éditions, 2003
 Dossier « Le changement personnel », magazine *Sciences Humaines* n°122, décembre 2011



© Olivier C.

Le miel de la vie

Les changements d'orientation, petits tournants ou grands virages, jalonnent les carrières professionnelles. Olivier a choisi de laisser de côté les avions pour s'occuper des abeilles avec Lise, son épouse. Une histoire parmi d'autres, entre changement de vie et retour à la vraie vie.

Il n'y a pas si longtemps, Olivier était contrôleur aérien en Corse, après avoir exercé en Bretagne. Ce métier nécessite trois années d'études accessibles par concours, qui font suite à deux années de classe préparatoire. C'est pourtant un peu de hasard et quelques aptitudes à apprendre qui ont conduit Olivier à prendre cette voie. Deux postes suffiront pour comprendre que l'épanouissement se trouvera ailleurs. Lise est hollandaise. Elle ne peut pas faire valoir ses diplômes d'éducatrice en France et elle a envie de travailler sur autre chose. Un collègue d'Olivier leur fait découvrir l'apiculture et, de fil en aiguille, Lise reprend des ruches. Le couple décide alors de s'installer et de vivre cette expérience ensemble.

Ils reviennent sur le continent. Ils sillonnent les routes et en achetant un pot de miel trouvent ceux à qui ils vont succéder, dans le Lot. Cette rencontre leur permet de gagner quelques cinq années de mise en route, puisqu'ils acquièrent du savoir-faire, des ruches et de la clientèle. Cette succession, qui semble prédestinée, est un beau partage d'expériences et de recettes mystérieusement savoureuses.

« On y passe un temps fou ! »

C'est dur. L'épandage de lisier dans les environs a provoqué la perte de deux tiers des abeilles des soixante ruches, soit deux ans sans revenus et tous les doutes qui vont avec. La Corse étant le paradis pour l'apiculture, Olivier et Lise reconnaissent ne pas avoir anticipé les difficultés liées aux pesticides sur le continent. Les abeilles parcourent jusqu'à

trois kilomètres autour de la ruche, soit 700 hectares, le comble est donc de devoir se rapprocher de la ville pour moins s'exposer aux pratiques agricoles. Les agriculteurs locaux, enfermés dans leurs propres préoccupations, ne veulent rien savoir. Olivier sent qu'il va au-devant de frustrations. Leurs prédécesseurs se sentaient seuls. Les semenciers et les industriels de l'agronomie ont de quoi leur faire peur : ils font la réglementation et s'autocontrôlent ! Et la question de savoir s'il y aura assez de miel dans l'année reviendra tous les ans, malgré le travail abattu. Car dans ce changement, le couple n'a pas gagné de temps à passer avec ses enfants : l'apiculture demande beaucoup d'énergie et le manque d'expérience et de méthode coûtera un surcroît d'efforts quelques années encore.

De plus, il est déstabilisant de quitter une situation professionnelle dans laquelle on était reconnu et à l'aise. Sans compter que la situation financière n'est pas aussi confortable qu'avant.

« On est devenu nous à temps complet »

Si la vie n'est pas la même, le changement n'a pas été vécu comme radical par la famille. Olivier aimait partager avec Lise et leurs enfants des activités de plein air au calme. Un drame familial vécu il y a quelques années les a recentrés sur « l'important ». Dorénavant, la vie de tous les jours ressemble à ce à quoi Olivier aspirait, peut-être même dès l'enfance. ●

Véronique Zorzetto

TÉMOIGNAGE : Une histoire «ordinaire»

J'ai commencé à changer de vie. Parce que je n'ai pas eu le choix, parce que je n'arrivais plus à conjuguer ma vie de femme, d'épouse et de mère et que, parfois, avant de vouloir changer la vie, les choses, il est préférable de savoir qui l'on est.

Changer de vie, c'est parfois dans la douleur, pour échapper à une vie qui ne nous plaît plus et trouver le bonheur autrement, à deux cent mètres de son ancienne maison. Changer de vie, c'est aussi parfois une obligation, pour retrouver ses envies de jeunesse et ses espoirs déçus, pour savoir qui on est vraiment, pour soi et pas seulement dans le regard de l'autre. C'est mettre en pratique ces belles théories féministes que l'on a tant aimé lire, être capable de se retrouver seule, sans homme, ni enfants et ne pas en avoir peur. Sans se sentir coupable d'être égoïste vis-à-vis de sa famille, pour consacrer plus de temps aux autres.

1997, Bordeaux

Je fais partie de ces étudiantes chanceuses qui n'ont pas besoin de travailler pour payer leurs études. Alors je me lance dans le bénévolat, car cela me paraît être une évidence : aide aux devoirs, deux fois par semaine, dans un quartier défavorisé. Je rencontre pour la première fois la misère sociale, affective et intellectuelle, cette misère que je côtoierai chaque année, une fois devenue prof. Je fais de mon mieux du haut de mes 21 ans, je pleure parfois devant mon impuissance à changer les choses, mais je ris aussi beaucoup avec ces enfants. L'année s'achève, entre embrassades et promesses... Mais je ne reviens pas. Pourquoi ? Première déception !

Janvier 2006, Paris

Mon fils a deux mois. Il sort de l'hôpital, vivant, sans aucune séquelle de sa maladie. Un chef de clinique nous a dit : « Sa vie n'est plus en danger ». Et nous, son père et moi, sortons transformés, à jamais. Nous avons vu toute la douleur et la détresse humaine, jour et nuit. Notre vie s'est arrêtée. Nous avons vécu avec des enfants malades 24 heures sur 24. Nous avons souri à la vue des clowns venus distraire ces enfants tristes et parfois seuls.

Et puis nous sortons, épuisés mais heureux, laissant derrière nous tous les autres petits malades qui passeront encore beaucoup de temps avec ces clowns et ces professeurs bénévoles qui leur apportent un peu d'école. Cet événement imprévu a changé notre vie pour toujours.

Nous voulions, en tant qu'enseignants, postuler pour intervenir dans les hôpitaux. Pour apporter un peu de normalité dans la vie des malades. Et puis, nous ne l'avons pas fait. Par manque de

temps, parce que cela aurait été trop compliqué ou trop fatiguant ? Retour à une vie ordinaire, centrée sur nous, refermée sur notre famille. Une petite bulle confortable, à trois puis à quatre, où chacun finit par vivre davantage pour ses proches que pour lui-même. Jusqu'à l'asphyxie...

Janvier 2012, Bordeaux

Ils sont trente dans la salle de classe. Ils me regardent, surpris, car je ne fais pas mes blagues habituelles et n'ai pas ma joie de vivre qui leur plaît tant. J'ai de la chance, ils sont plutôt gentils. Ils me disent : « Madame, vous n'avez pas l'air bien. » Depuis cinq jours, je n'ai ni vraiment dormi, ni vraiment mangé... Ma tête tourne, je ne sens plus mes jambes. Je m'effondre. Il y a cinq jours, justement, j'ai annoncé à mon mari que je le quittais. Nous avons deux enfants. Ma vie banale et bien rangée s'écroule.

À partir de ce moment, je débute une profonde réflexion qui se traduira par beaucoup de regrets, de larmes et de tristesse. Comment en sommes-nous arrivés là ? Les réponses sont multiples et complexes, mais assez ordinaires pourtant. Nous sommes nombreux dans ce cas-là.

Cette longue réflexion, je viens de l'entamer, elle n'est pas finie et je n'en connais pas encore l'issue. J'essaie d'être heureuse avec mes enfants, en leur apportant ce que j'ai de meilleur en moi. Je n'y arrive pas forcément, mais je fais de mon mieux. J'essaie... J'essaie d'être heureuse seule. Mais cela prendra du temps. Je suis malgré tout convaincue de mon choix de changer ma vie. Pour moi, pour lui aussi. Et peut-être pour nous, plus tard. ●

Defred

Invitation divine : pour vous, avec vous et en vous

À travers les interrogations qu'ils suscitent, les itinéraires religieux, destins cachés derrière de larges murs, peuvent conduire chacun de nous à envisager un mystère encore plus grand, celui de la spiritualité. Difficile de savoir ce qui pousse ces hommes et femmes à changer radicalement de vie, car de la foi au don de soi, il y a souvent plus d'un pas. Quand la vocation invite la réflexion...



© Anthony Rojo

Ressentir la foi, une affaire de choix ou une aspiration naturelle ?

Même si, pour certains, la foi est considérée comme une absurdité difficilement explicable, pour d'autres, croire est aussi naturel que respirer. Perçues comme un appel à une vie différente, qui paraîtra austère à qui ne choisit pas cette voie, les promesses d'une aventure enrichissante engendrent la vocation religieuse. Il y a comme une disproportion dans l'appel de Dieu, quelque chose de transcendant, qui dépasse et éblouit celui qui le reçoit, en lui ouvrant la porte d'un monde qui peut échapper aux autres.

Certes, avant de s'engager, faut-il encore ressentir la foi, l'expression d'une certitude intérieure. Les hommes d'église éprouvent cet amour de Dieu, qui les pousse à se consacrer à lui tout entier. Par cette dévotion, ils concrétisent, de fait, un choix qui les « invite » à prendre une décision radicale de changement. Percevoir cette alternative comme un abandon de vivre serait pourtant réducteur, si on envisage

la religion comme un pas de côté pour mieux « voir ». Doit-on pour autant renoncer à des bonheurs terrestres pour conjuguer l'amour et le partage, fruits des enseignements de Dieu ? Et si cette interrogation portait en-elle l'essence du changement ?

Confier sa vie à Dieu, lui (re)donner du sens ?

Après quelques « rencontres » ou temps de retraite, l'Eglise accueille en tant que « postulant » ou « regardant », celles et ceux qui ont fait le choix de suivre « leur » Seigneur. Ils entrent en noviciat, prononcent des vœux temporaires, puis définitifs. Dans la liturgie catholique, c'est seulement à l'issue de ce cheminement qu'ils sont reconnus comme des êtres emplis de la gloire de Dieu. Leur vie se teinte alors d'un « mystère » qui les rend à part. Désormais, au monastère, les moines comme les religieuses répondent aux principes de la vie en communauté, dans laquelle, saisis par la présence supposée de Dieu, ils se sentent investis par la force de l'Esprit. Mais, pour autant, prendre l'habit signifie-t-il oublier de vivre ? Ce choix requiert-il une totale abnégation, un oubli de sa personnalité, de ses goûts et de son unicité ?

Être acteur de sa vie, un défi spirituel

Se poser la question de l'engagement religieux et du changement de vie qu'il implique, conduit aussi à une certaine remise en cause du monde. Il s'agit de s'investir dans une pratique nourrie de questions qui paraît alors beaucoup plus ouverte que l'idée d'un simple repli sur soi. Aujourd'hui, entrer dans les ordres, c'est aussi changer avec les autres, en gardant un œil ouvert sur la société actuelle. En effet, si la foi a tendance à reculer, le besoin de spiritualité reste omniprésent. La religion va ainsi au devant du défi spirituel en proposant une paix intérieure profonde, de celles qui dépassent toutes les peurs (sociales, professionnelles, économiques...). Même si elle suscite parfois l'incompréhension, eu égard à son côté rétrograde et son incompatibilité avec le modèle laïc, il faut bien convenir qu'elle constitue, pour ceux qui y adhèrent, un appui quotidien.

En accord complet avec eux-mêmes, ceux qui sont entrés dans les ordres défendent leur liberté et leur désir d'aimer Dieu, pour mieux aimer leurs semblables. Tandis que d'autres croient simplement en eux pour accomplir leur destin. Sommes-nous à même de juger de la pertinence de tel ou tel itinéraire de vie ?

Entre vocation religieuse et engagement humaniste, Sœur Emmanuelle, quant à elle, disait : « Je crois en Dieu bien sûr, c'est ma source. Mais je crois que c'est plus important de croire en l'homme, puisque Dieu s'est fait homme pour aider les autres ». •

Nicolas Chabrier

De l'agitation culturelle dans le calme des campagnes

Ils sont nombreux les groupes musicaux invités en Lot-et-Garonne depuis 17 ans par l'association Staccato ! Cet acteur du développement culturel en milieu rural, tout en se permettant une programmation sans concession, est devenu incontournable à Miramont-de-Guyenne et alentour.



Concert de Nadéah © Michel Saint-Marc

L'association Staccato est quasiment née de la seule idée que, pour qu'il se passe quelque chose, il faut provoquer un peu le destin. Fans de concerts, Frédéric (l'actuel directeur) et trois comparses se sont pris en main et ont mis tout en œuvre pour en produire sur leur territoire. Les circonstances étaient sans doute favorables. L'un d'entre eux avait ses entrées à la communauté de communes du Pays de Lauzun. À la même époque, le Florida, salle de concert d'Agen, menait un projet nommé « au cœur des campagnes » et cherchait des relais locaux pour implanter des événements de musique amplifiée. Miramont, ville de 3300 habitants entre Bordeaux et Toulouse a mis à disposition son ancien cinéma. Puis, de fil en aiguille, au premier concert d'Edgar de l'Est, ont succédé de nombreux autres, découvertes ou artistes confirmés couvrant toute la palette des styles musicaux, pour que la diversité soit source d'ouverture d'esprit et de rencontres.

L'association reçoit dès le début des demandes de groupes. Ses membres sont présents sur le terrain, travaillent auprès des élus pour fonctionner : trouver des salles, des subventions. Le territoire est sur la route des tournées. Le bouche-à-oreille a bien fonctionné et des artistes de divers horizons ont fait confiance, malgré des lieux de représentations pas toujours adaptés. Événements après événements, d'une commune à l'autre, Staccato s'est fait un nom, relayé par les médias locaux. Pour faire vivre les quarante dates annuelles dans quasiment autant de lieux et de styles musicaux, trois salariés et une trentaine de bénévoles œuvrent régulièrement autour de cette aventure que rien ne semble arrêter.

Staccato est l'un des acteurs associatifs qui créent l'émulation culturelle près de chez eux. Urbains et ruraux ont dorénavant les mêmes besoins, notamment une pratique culturelle de proximité. De plus, pour accompagner le mouvement démographique vers le milieu rural, les élus ont compris que l'offre culturelle est un symbole du dynamisme local.

L'intercommunalité qui se développe donne les moyens de cette ambition. Il s'agit alors de créer une animation dans les campagnes pour les ruraux et pas uniquement pour les touristes. Lourde à gérer pour les collectivités, cette mission est souvent confiée aux associations qui se font alors le relais de cette politique. Le Maire de Miramont-de-Guyenne, par exemple, est satisfait de la vivacité de sa cité liée au maillage associatif : « Il est important d'avoir une offre diversifiée. La commune compte 80 associations sportives et culturelles. Nous faisons confiance à Staccato : ils sont connus et reconnus pour ce qu'ils font. »

Staccato signe dorénavant des conventions d'actions culturelles avec plusieurs collectivités d'échelles diverses, se traduisant par des subventions pour un nombre établi de manifestations au cœur des territoires. L'association garde une certaine latitude quant à la programmation pour le moins éclectique qui fait sa force (et la fierté de son directeur). Le public est tout aussi diversifié que les lieux d'implantation, de la petite église de village à la place en plein air, en passant par la salle polyvalente. Même si une salle va être mise aux normes à proximité des locaux de l'association, l'itinérance restera au cœur du projet. C'est elle qui permet de toucher un large public et d'offrir à tous des rencontres parfois insolites. Mais les jeunes ne sont pas toujours au rendez-vous. Il faut aller les chercher, faire de la médiation culturelle. L'association aimerait développer ce type d'actions, continuer à entrer dans les écoles et les maisons familiales rurales. Il est en effet difficile de mobiliser un public jeune pour des artistes en devenir. La gratuité pourrait y contribuer.

Dans trois ans, l'association Staccato soufflera ses 20 bougies. Il y a fort à parier qu'elle sera entourée de ceux dont elle change la vie grâce à sa contribution à l'animation locale. •

Véronique Zorzetto



Logo TEDx © Sandrine Giaoui Bourdon

TED : des idées qui méritent d'être partagées

TED, trois lettres capitales rouges qui suscitent presque systématiquement l'enthousiasme de ceux qui savent ce qui se cache derrière. TED est, à l'origine, une conférence qui permet à des esprits brillants et iconoclastes de partager leurs visions sur des sujets variés. Touchant un public de plus en plus large après près de trente ans d'existence, c'est aujourd'hui un véritable propagateur d'idées pour changer le monde, aussi bien à travers ses conférences que grâce à son site internet. Cette structure particulière, née aux Etats-Unis, essaime désormais sur toute la planète, y compris en France et notamment à Bordeaux, où une conférence TEDx se déroulera le 1^{er} décembre.

Structure à but non lucratif, TED se consacre à la diffusion d'idées nouvelles, innovantes, qui méritent d'être plus largement partagées. Tout a commencé en 1984 par une conférence réunissant des personnalités issues de trois mondes différents : *Technology, Entertainment, Design*. Depuis, son champ d'application est devenu toujours plus large. Les thèmes abordés sont de plus en plus variés : science, économie, enjeux mondiaux, développement durable ou encore tout ce qui touche à la culture. Lors de deux conférences annuelles - la Conférence TED de Long Beach, chaque printemps, et la conférence TEDGlobal à Edimbourg au Royaume-Uni chaque été - se succèdent, pendant plusieurs jours, des intervenants fascinants, qui sont mis au défi de donner la conversation de leur vie (en 18 minutes ou moins). Cet exercice de virtuose où il est recommandé d'exceller autant sur la forme que sur le fond, appelé *TED talk*, a pour objectif de présenter une idée originale, singulière, une idée qui peut contribuer à changer le monde (ou tout au moins, à faire évoluer positivement les mentalités). Bill Clinton, Bono et Al Gore comptent parmi les personnalités qui se sont prêtées à l'exercice avec brio.

Un site pour démultiplier les idées

Pour donner encore davantage d'écho à ces conférences

très prisées (le nombre de places étant bien inférieur à la demande, c'est un réel privilège de pouvoir y assister), le site [ted.com](http://www.ted.com) met à la disposition de tous, gratuitement, les meilleurs entretiens et spectacles de TED et de ses partenaires, sous forme de vidéos. Plus de 900 *TED talks* sont désormais disponibles et de nouvelles vidéos sont ajoutées chaque semaine. Tous les entretiens sont sous-titrés en anglais et un grand nombre le sont en plusieurs langues. « *Nous croyons passionnément dans le pouvoir des idées pour changer les attitudes, la vie et finalement, le monde. Alors nous proposons un site qui offre librement la connaissance des penseurs les plus inspirés du monde, afin de créer une communauté d'âmes curieuses, prêtes à s'engager grâce aux idées des uns et des autres* », précise Chris Anderson, l'actuel organisateur de TED.

De TED à TEDx

Face à son succès, TED a voulu permettre à la communauté élargie de ses fans de diffuser l'esprit TED autour du monde. Le programme TEDx a ainsi été créé dans l'optique de continuer à partager des idées et la passion de la connaissance. Il donne à des organisations ou des particuliers la possibilité de stimuler le dialogue et de vivre l'expérience TED au niveau local, à travers l'attribution d'une licence. Le x signifie qu'il s'agit d'événements



T-shirt de TEDx Bordeaux © Sandrine Giaoui Bourdon

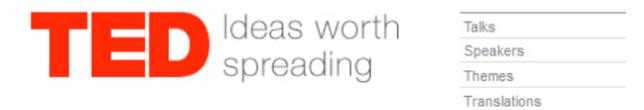
organisés de manière indépendante, tout en respectant un certain nombre de critères définis par TED.

À Bordeaux, c'est François-Xavier Bodin qui a repris le flambeau de Tony Chapelle et Alexis Monville (les organisateurs de l'événement en 2011), pour préparer un TEDx le 1^{er} décembre 2012 au TnBA (Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine). Il s'est entouré d'une équipe pluridisciplinaire d'une trentaine de bénévoles passionnés. Ensemble ils ont phosphoré pour faire partager au plus grand nombre les idées et les valeurs de TED.

Car l'une des contraintes imposées aux organisateurs de TEDx est d'accueillir au maximum 100 participants. Autant dire que les places partent vite ! C'est pourquoi l'équipe bordelaise a choisi de proposer ces places, non pas aux plus rapides comme c'est souvent le cas quand la demande est supérieure à l'offre, mais aux plus motivés. Le principe est le suivant : depuis fin août, pendant quatre semaines, il est possible, via le site www.tedxbordeaux.com de « postuler », en expliquant pourquoi il faut absolument que vous participiez à TEDx Bordeaux. Le comité d'organisation choisira les 50 personnes les plus passionnées. Et ceux qui feront partie des heureux élus auront la possibilité, s'ils le souhaitent, d'acheter une place supplémentaire et de parrainer ainsi un néophyte. Cela répond à une volonté de diversifier le profil type des aficionados de TED, pour la plupart diplômés, cultivés et bien informés.

Afin de toucher un public encore plus large, une attention particulière s'est portée sur la qualité d'une diffusion simultanée sur le web en live stream. Pour ce faire, l'association Aquinetic a pris en charge le lien internet entre le TnBA et l'IUT situé non loin du théâtre.

Autre idée innovante pour élargir le public, celle d'organiser des diffusions en direct dans des lieux accueillant des personnes en situation de précarité ou de maladie. L'équipe a pris son bâton de pèlerin pour convaincre des responsables d'hôpitaux, de foyer de sans-abri, d'ESAT (établissements et services d'aide par le travail), d'animer



Summer break! Daily TEDTalks will resume Septemb

Riveting talks by remarkable people, free t

Who should speak at TED2013? View our global talent search talks and [vote now](#) »

Resize by:

- Newest releases
- Date filmed
- Most viewed
- Most emailed this week
- Most comments this week
- Most popular this month
- Rated jaw-dropping
- ... persuasive
- ... courageous
- ... ingenious
- ... fascinating
- ... inspiring
- ... beautiful
- ... funny
- ... informative

Show talks related to:

Rob Legato: The art of creating awe

Ivan Kr demoo without

Lisa Kr that be modern

Pam Warhurst: How we can eat our landscapes

Page d'accueil du site <http://www.ted.com/>

des débats autour de la retransmission du prochain TEDx Bordeaux.

Cette manifestation est ouverte à des partenariats pour rassembler les moyens de mieux faire circuler les idées. Ces dons, considérés comme du mécénat, sont déductibles des impôts à hauteur de 60%.

Reste à se demander si le succès de TED ne serait pas justement lié à son caractère un peu underground et si ses fidèles initiés seraient aussi séduits par le concept s'il devenait trop populaire ? Mais ce serait là faire preuve de snobisme ! Il est plus juste de croire que ce succès tient au fait que TED se garde bien de nouer des liens étroits avec les mondes politique et médiatique, et qu'il privilégie les idées novatrices, celles qui permettent de faire beaucoup avec peu. ●

Caroline Simon

QUELQUES INTERVENTIONS POUR DÉCOUVRIR L'ESPRIT TED :

► Charlie Todd

L'expérience partagée de l'absurdité

http://www.ted.com/talks/lang/fr/charlie_todd_the_shared_experience_of_absurdity.html

► Richard Wilkinson

Comment les inégalités économiques nuisent aux sociétés

http://www.ted.com/talks/lang/fr/richard_wilkinson.html

► Clair Michalon

Les Rroms, derniers porteurs notre culture d'origine

<http://tedxconcorde.com/2012/02/16/clair-michalon-les-rroms-derniers-porteurs-notre-culture-dorigine/>

► Pierre Rabhi

Y a-t-il une vie avant la mort ?

http://www.youtube.com/watch?v=HyNinbbzGuE&feature=player_embedded



Planche extraite de la BD « En chienneté » © Bast

Croqués derrière les barreaux

Bast, dessinateur de bandes dessinées bordelais polyvalent (scénariste, dessinateur et coloriste) est passé par la case prison pendant quatre ans, de son plein gré. D'abord par hasard, puis très vite par conviction, il a animé des ateliers BD à l'attention de détenus mineurs à la Maison d'arrêt de Gradignan. Une expérience humaine puissante que Bast raconte et dessine dans sa prochaine BD « En chienneté »*. En avant-première pour **FACES B**, il évoque l'univers carcéral tel qu'il l'a approché.

FACES B : Comment t'es-tu retrouvé en prison ?

Bast : C'était en 2004, la responsable des activités de la Maison d'arrêt de Gradignan m'a contacté pour me proposer de conduire un atelier BD l'été, pendant une semaine, dans le quartier des adultes. Elle avait obtenu mes coordonnées par un ami qui y animait lui-même un atelier de travaux manuels. A l'issue de cette intervention, la responsable m'a demandé si ça m'intéressait de mener ce type d'atelier toute l'année, au sein du quartier des mineurs, au pavillon 4. Cette expérience s'est donc poursuivie pendant quatre ans.

FB : Étais-tu familier du milieu carcéral avant cette expérience ?

B. : Eh bien pas du tout, je ne connaissais pas ce milieu.

C'était bien toute la difficulté. D'ailleurs, je parle dans mon livre du moment où on m'appelle, et là, dans ma tête, s'agitent tous les fantasmes liés à la prison, tout ce qu'on voit dans les films, tous les trucs qu'on peut gober devant la télé. J'imagine des espèces de brutes épaisses, des maisons sous haute surveillance, avec des miradors, des barbelés, des gardiens avec un flingue à la ceinture... Bref des images complètement exagérées qui se bousculent dans mon cerveau. C'est l'imaginaire qui carbure. Et la responsable m'a gentiment rassuré, m'indiquant que ce type d'atelier se passait toujours bien, sans débordement. N'y participent que les volontaires et les plus « tendus » en sont exclus. Un surveillant reste constamment à proximité, en cas de problème. Elle m'a suffisamment convaincu pour que j'accepte à l'issue de la conversation téléphonique.

FB : Te souviens-tu de ce que tu as ressenti le premier jour où tu t'es rendu à la prison ?

B. : Beaucoup d'appréhension, car j'allais franchir le mur. Rares sont ceux qui passent de l'autre côté, sauf pour de mauvaises raisons. Pourtant, curieusement, dans le hall d'entrée où j'attendais qu'on vienne me chercher, il y avait du monde. Il y avait beaucoup d'allers et venues : des familles, des médecins, des stagiaires, des visiteurs, des animateurs... Ça brasse quand même pas mal de monde. Il y a une page dans mon bouquin qui illustre les différents types de visiteurs. Mais si on n'a pas de lien avec la prison pour notre métier ou parce qu'on connaît quelqu'un à l'intérieur, on n'a pas l'occasion de côtoyer ce milieu. Journalistes et caméras ne sont pas les bienvenus. Ainsi, c'était une expérience particulière. Ce qui m'a beaucoup impressionné en entrant, c'est le parcours du combattant pour arriver à ma salle, les 25 grilles à franchir, ce bruit de clef, la résonance dans les couloirs...

FB : Alors finalement certains de tes fantasmes de départ se sont avérés bien réels ?

B. : Oui certains, concrètement le lieu, pas les comportements. Ce n'est pas sombre, il n'y a pas de cafard, ce n'est pas décrépi, c'est *clean* et lumineux même s'il n'y a pas beaucoup d'ouvertures. Mais pour parcourir le chemin jusqu'à la salle avec de multiples grilles à ouvrir et refermer, je devais arriver au moins une demie heure avant le début de l'atelier pour être à l'heure. J'étais accompagné par un gardien. On m'enfermait dans la salle, le gardien restait à l'extérieur. Donc j'ai connu une forme d'enfermement, il faut vouloir se faire enfermer comme ça...

la raison de la présence du détenu, on n'accepte rien de sa part, aucun objet physique, pas de numéros de téléphone. Et bien sûr, en échange, on ne donne rien, on ne doit rien faire passer. On ne doit pas avoir de jugement, pas d'actions ou de discours politique ou religieux, une neutralité totale s'impose. On se cantonne à la création, à la réalisation d'un récit. Néanmoins, ils profitent de la création pour exprimer des choses. Donc à la lecture, je comprends des choses, sans que ce soit clairement dit.

Avec les adultes, en une semaine d'atelier, je n'ai pas eu le temps de deviner les raisons de leur présence en prison. Mais en trois ans de mineurs, j'ai appris pas mal de choses et je sais pour quoi ils sont là. Ils le sont généralement pour deux à trois mois, des peines assez courtes. Les délits, si j'ai bien compris, ce sont des vols, des cambriolages, des trafics en tous genres. En les revoyant régulièrement, j'ai compris que d'autres étaient là pour des raisons plus graves, souvent assassinat ou meurtre.

FB : Mais n'était-il pas possible d'en savoir davantage ?

B. : Dans les échanges entre détenus, il y a beaucoup de non-dits, rien n'est dit officiellement, mais j'ai compris beaucoup de choses. Ils ne sont pas tendres entre eux, ils se chauffent, se titillent... A ce sujet, dans mon livre, je raconte un moment particulier au cours de l'atelier, un basculement qui m'a fait prendre conscience du fonctionnement de ce microcosme. Les gamins mettent en place leur propre système. Ils sont dans un univers pénitentiaire avec des règles strictes, mais ils inventent également leurs propres règles entre eux. C'est une véritable microsociété, avec ses leaders et ses opprimés. Je me suis rendu compte de la différence entre ces ados.



"J'ALLAIS FRANCHIR LE MUR.
RARES SONT CEUX QUI PASSENT DE L'AUTRE CÔTÉ,
SAUF POUR DE MAUVAISES RAISONS."

FB : Lorsque tu t'es retrouvé seul face aux détenus pour la première fois, cela a-t-il été compliqué ?

B. : Au début, oui, un peu. Car je ne les connaissais pas, je ne savais pas s'ils allaient me poser des questions, si j'allais pouvoir respecter les règles qu'on m'avait données. Mais non, ils étaient très sympas. Je dirais que c'était un peu moins compliqué avec les adultes qu'avec les ados. L'adulte a déjà fait du chemin dans sa tête, sur pas mal de choses. Il s'investit beaucoup plus qu'un ado. Pour l'ado (ils avaient entre 16 et 18 ans), l'atelier est plus une récréation, ça l'occupe, ça le sort de sa cellule. L'adulte est là dans une autre démarche, pour libérer des choses, il profite de l'occasion pour écrire. Certains écrivaient, d'autres dessinaient, racontaient leur enfance ou révélaient des choses... Pas dans le secret de l'instruction, mais des choses qu'ils n'avaient pas encore confiées aux gens qu'ils avaient croisés. C'était une sorte d'exutoire aussi. Donc ça s'est bien passé avec les adultes, car ils étaient très assidus.

FB : Avais-tu une idée de la durée des peines ou des raisons pour lesquelles ils étaient là ?

B. : Non. Et d'ailleurs c'était une consigne stricte : interdiction de savoir, interdiction de demander. Il y a des règles qu'on nous a imposées, légitimes d'ailleurs, on ne demande pas

Certains étaient « agressés » par rapport à ce qu'ils ont commis. Il y a un gamin qui était là pour assassinat (meurtre avec préméditation), c'est une histoire un peu sordide : il a subi une tentative de viol et il est allé se venger en tuant son agresseur. Le problème qui se pose c'est que, bien qu'il soit victime d'une tentative de viol, les autres détenus le jugent comme un violeur lui-même. Et les violeurs sont très mal vus en prison. On les appelle les pointeurs. Ils sont agressés. Il y a une espèce de confusion dans leur tête, si tu es victime d'un violeur, tu l'es toi-même un peu. Tu es forcément un peu coupable d'avoir « chauffé » le type. C'est ce qu'ils ont révélé dans l'atelier où le ton est monté très fort.

FB : Avais-tu déjà enseigné ou vécu des expériences pédagogiques ?

B. : Oui, j'avais enseigné les arts plastiques en collège durant neuf ans en tant que vacataire. J'avais donc l'habitude d'un public ado. J'ai enseigné en SEGPA**, un cursus un peu parallèle à l'enseignement général destiné aux élèves qui ont d'importantes difficultés d'apprentissage. C'est grâce à mes neuf ans d'enseignement d'arts plastiques et à mon expérience personnelle de dessinateur que le personnel de la maison d'arrêt m'a fait confiance. J'ai tenu les ateliers BD de 2005 à 2008, à raison de 1h30 d'atelier par semaine. ►

FB : Comment se déroulaient les ateliers ?

B. : C'était très informel... Au départ, je voulais quelque chose d'assez structuré mais je me suis vite rendu compte que c'était impossible. Il fallait que je m'accorde avec l'humeur des uns et des autres. A la limite, que je ne prépare rien. Dès que j'essayais de construire, rien ne se déroulait comme prévu au final. Parfois, ils mettaient du temps à s'installer, parfois pas. Donc j'étais plutôt dans l'improvisation. Je lançais une idée, une thématique et ça ouvrait le débat. On dessinait bien sûr, mais le dialogue se substituait progressivement au dessin. Le crayon disparaissait au profit de la parole. J'avais un rôle de policier, de père, de psy, de grand frère. Ils m'ont toujours respecté. On parlait beaucoup. Ils parlaient en dessinant, ils dessinaient en parlant, ils dessinaient ce qu'ils disaient. C'était impossible de leur apprendre les techniques de dessins, leur niveau sur l'approche du graphisme était trop bas. Ils avaient souvent quitté l'école très tôt et leur seule expérience du dessin remontait aux cours d'arts plastiques du collège, souvent perturbés. J'ai dû revoir

chapitré de manière chronologique au fil de l'expérience : du coup de fil à l'arrivée sur le lieu, le déroulement des ateliers, pour finir sur les dessins des détenus, non signés. 94 pages au total, quatre ans de réflexion et de création. Ça s'appellera « *En chienneté* », avec un sous-titre « tentative d'évasion artistique en milieu carcéral ». L'expression « en chien » est utilisée par les détenus, comme je l'explique au début du livre. Un détenu me dit un jour qu'il en a marre d'être en chien. Je lui demande de m'expliquer : « *en chienneté quoi, traité comme un chien* ». Je trouve que cette expression résume bien le ressenti des prisonniers.

FB : Est-ce que c'est un livre qui dénonce des choses ?

B. : Non, ce n'est pas du tout mon propos. Je ne suis pas dans la recherche de la polémique, même s'il y aurait matière. Ce projet est né d'une envie de retranscrire une expérience personnelle. C'est un livre davantage centré sur les aspects humains. Je reste « politiquement correct ». C'est même plutôt positif de mettre en avant

" ON DESSINAIT BIEN SÛR, MAIS LE DIALOGUE SE SUBSTITUAIT PROGRESSIVEMENT AU DESSIN. LE CRAYON DISPARAÎSSAIT AU PROFIT DE LA PAROLE. "

mes ambitions à la baisse, je leur ai seulement appris les bases du dessin et tenté les rudiments de la perspective.

FB : Et après les ateliers BD, retournaient-ils dans leurs cellules ?

B. : Non, ils avaient Playstation après mon atelier... Donc ils commençaient à s'agiter à la fin, pour se ruer sur les PSP, dans la grande salle dans le hall. Ils ne sont pas cantonnés en cellule toute la journée, je leur ai demandé ce qu'ils faisaient avant et après mon atelier. Dans le livre, je décris une journée type racontée par un détenu : « *après l'atelier, promenade, dîner à 17h30 comme les poules, droit de regarder la télé jusqu'à minuit, lever à 7h, à 8h une heure de sport, douche, on se repose, 10h on a des cours, PSP jusqu'à 11h30 si le surveillant n'est pas trop con ce jour-là, on bouffe à 11h30, à 14h c'est les ateliers on fait plein de trucs, la BD, le slam, la musique* », « *tu arrives à tenir ?* » lui ai-je demandé. « *Oui, on a l'eau chaude en permanence, la Playstation et le lit n'est pas trop mou* ».

FB : Que sont devenues leurs créations, ils pouvaient les garder ?

B. : Oui. On a organisé une expo dans la prison à la fin des ateliers, pour valoriser leur travail. Le moment de réalisation est important, mais il faut faire en sorte que ce soit vu, que ce soit valorisé.

FB : Alors, ce livre, c'est 100% BD ou un mélange de BD et de textes ?

B. : Attends, je te le montre... Tout le story-board complet,

ces ateliers en prison. Je n'ai pas de motifs pour formuler des critiques à l'égard de ce milieu. J'ai vu les cellules : les mineurs sont seuls dans leur cellule, c'est propre, ils ont un frigo, une télé. Par contre, je n'ai pas vu le quartier des adultes, avec un taux d'occupation de 180%, dans des vieux locaux...

FB : Est-ce la première fois que tu fais un livre basé sur une expérience personnelle ?

B. : Oui. Je travaille souvent avec Matyo, mon collègue scénariste et dessinateur. Nous avons déjà réalisé 7 ou 8 albums ensemble. C'est la 2^{ème} fois que je tiens également le rôle de scénariste.

FB : À qui s'adresse ce livre ?

B. : À tout le monde. Je n'ai volontairement pas ciblé. J'ai choisi un trait semi réaliste, assez lisible. On n'est pas dans un dessin sombre, noir, dense, glauque. Avec un trait bien cerné, bien fermé, le rendu est compréhensible par tout le monde. Mon souci, c'est la lisibilité. Je pense même qu'il peut concerner aussi les enfants. J'aimerais d'ailleurs exposer quelques planches dans des bibliothèques. •

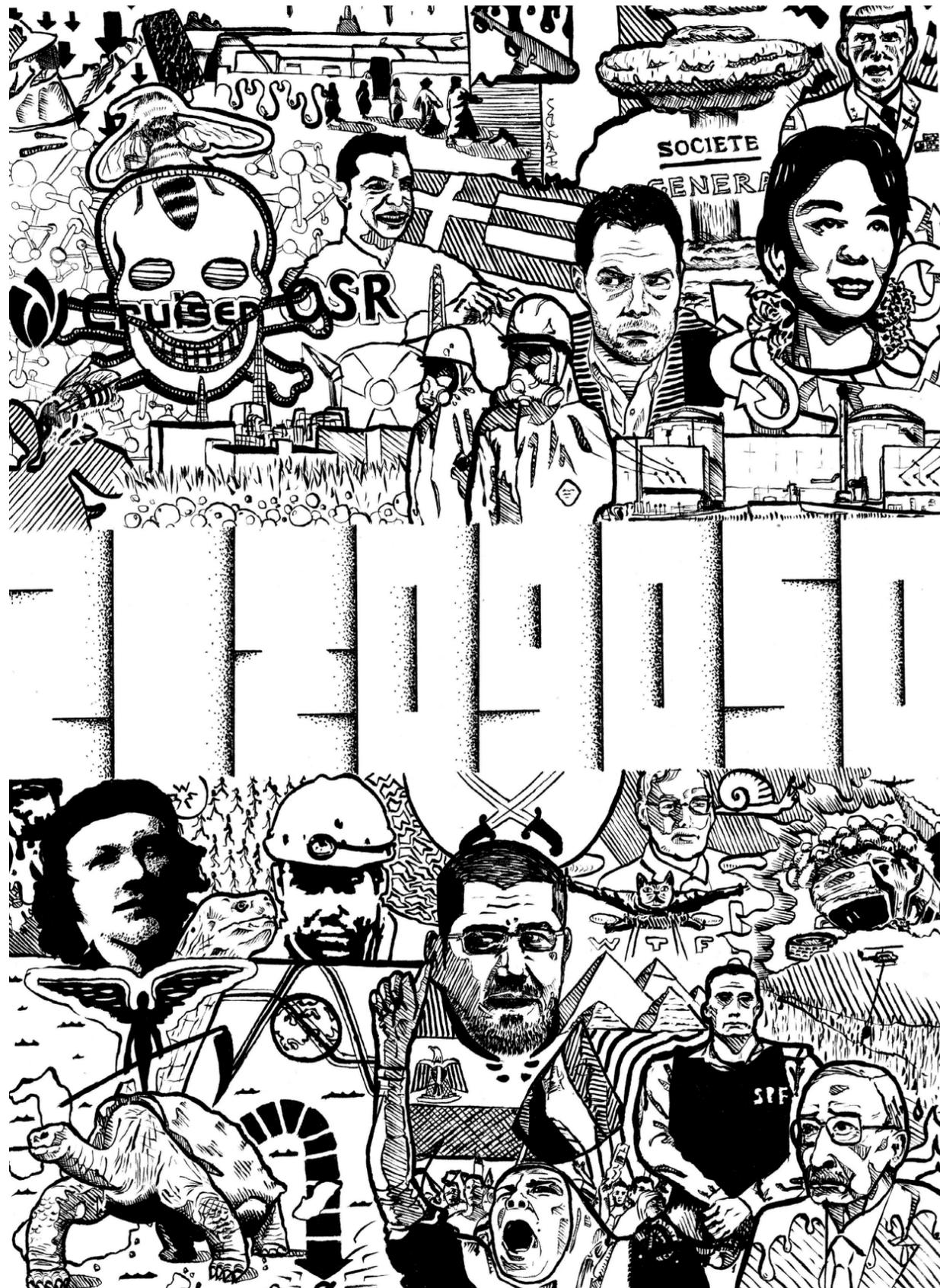
Propos recueillis par Caroline Simon

* Aux Éditions La boîte à bulles, sortie : janvier 2013

** SEGPA : sections d'enseignement général et professionnel adapté



Planche extraite de la BD « *En chienneté* » © Bast



Incendies en Californie, jugement d'un dictateur argentin, disparition de Georges le solitaire dernier représentant de son espèce de tortues géantes des Galápagos, procès Kerviel, Aung San Suu Kyi, rapport Meadows sur les limites de la croissance, interdiction du Cruiser qui tuait les abeilles, élection de Mohamed Morsi en Égypte, révolte des mineurs en Espagne, procès Assange, un général critique la gestion militaire américaine, Fukushima, artiste qui transforme son chat mort en hélicoptère, combats au Mali © Illustration Loic Alejandro



© DR

Quand la télé anglaise s'exporte (partie I)

Quand la télé anglaise s'exporte, elle le fait en costume, l'accent est aristocratique et la pelouse impeccable.

Downton Abbey (diffusée en France sur TMC) de Julian Fellowes, la série de fiction la plus exportée de ces dernières années avec de fortes audiences dans une centaine de pays, projette une vision idéalisée de l'aristocratie britannique au début du XX^e siècle. Les aristos sont paternalistes, le petit personnel est déférent et fidèle, les femmes connaissent leur place. Parce qu'elle correspond bien à l'image qu'on se fait de l'ordre social britannique de l'époque, *Downton Abbey* est une série plutôt rassurante.

On aurait pourtant pu penser qu'en ces temps de crise économique et d'une certaine hostilité vis-à-vis des riches, cette fascination nostalgique pour une époque où ils donnaient du travail aux pauvres serait plutôt mal passée. Pourtant, la mini-série *Titanic* (toujours sur TMC), diffusée à l'occasion de l'anniversaire du naufrage du vaisseau du même nom, et elle aussi écrite par Julian Fellowes, eut également un énorme succès, en particulier aux États-Unis.

Les deux séries ont pour point commun de faire le portrait des relations entre maîtres et servants au début du siècle dernier. Un critique de *The Economist* remarquait récemment que le meilleur des séries télé met souvent en scène des situations de hiérarchie, qu'elles se situent par exemple dans un hôpital (*ER*) ou au sein d'un gouvernement (*The West Wing*).

Downton Abbey, comme *Titanic*, seraient donc résolument modernes, leurs audiences britanniques et mondiales pouvant y trouver un reflet peu subtil de notre société toujours aussi stratifiée, en mieux sapée. Leur succès repose ainsi sur un savant mélange d'atmosphère historique et de style contemporain, dont les réalisateurs britanniques sont devenus les grands maîtres : Kenneth Branagh, Anthony Minghella et maintenant Danny Boyle qui a choisi cette même approche pour sa cérémonie d'ouverture des JO.

Ni *Downton Abbey* ni *Titanic* ne sont des adaptations de

roman. Leur scénario est original, organisé dès l'écriture en épisodes et donc fermement moderne. Il s'agit là du travail d'un scénariste (et écrivain) de renom, oscarisé comme "Best Screenwriter" pour *Gosford Park* de Robert Altman et plus récemment distingué par un Emmy Awards, un Golden Globe et un BAFTA pour son écriture de *Downton Abbey*. Il en va de même pour le *Sherlock* de la BBC (diffusé sur France 4), qui a su imposer un style et une image innovante du célèbre personnage de Sherlock Holmes. Des aventures imaginées par Conan Doyle les créateurs n'ont retenu que les personnages principaux, dont le passé incorpore des événements actuels tels que la guerre en Afghanistan. Leur Sherlock Holmes, brillamment interprété par Benedict Cumberbatch, utilise les technologies modernes pour résoudre les crimes, le Sherlock de Conan Doyle ayant lui aussi été, en 1887, un jeune homme moderne.

Tout comme aux États-Unis, la fiction télévisuelle est prise de plus en plus au sérieux en Angleterre et elle est désormais considérée avec le même œil critique que les films de cinéma. D'ailleurs, un réalisateur peut très bien faire les deux, tout comme une actrice peut travailler à la fois sur des projets télé et être reconnue comme une grande actrice de cinéma, telle Maggie Smith, la comtesse douairière de *Downton Abbey*. De même, Benedict Cumberbatch, récemment vu au cinéma dans *La Taupe* et attendu dans *Le Hobbit* et *Star Trek 2* l'année prochaine, rassembla les foules à New York lors du lancement de *Sherlock* aux États-Unis en mai dernier, qui rassembla du coup à une véritable première de cinéma. ●

Laurence Festal

Dans le prochain numéro: l'impact de la télé-réalité anglaise sur le paysage télévisuel mondial.



MUSIQUE

Dominique A : Ombre et lumières /49
 Longueur d'Ondes : 30 ans d'activisme musical /50
 L'ÉMIXion du Furet /52

© Anthony Rajo

Dominique A : Ombre et lumières

Vingt ans de carrière, vingt ans d'un amour immodéré des mots, posé sur des notes minimales, réarrangées mille fois au gré de prestations scéniques jamais anodines. Il n'aura pas fallu vingt ans pour que Dominique A s'impose comme chef de file d'une chanson française décomplexée. Et bien qu'il s'en dédie, l'artiste reste aujourd'hui pour beaucoup un exemple. Cri d'amour.



Dominique A © DR - www.magcentre.fr

Un beau jour de 1991. Dans un appartement d'Angoulême, où l'on m'héberge pour mon premier stage de journalisme, j'écoute religieusement, comme presque chaque soir, l'émission *Le soir c'est Lenoir* sur France Inter (à l'époque où la radio comptait encore parmi elle des défricheurs en tous domaines).

Ce soir-là, je reçus deux chocs consécutifs... Le premier, percutant, percutif même, avec *Smells like teen spirit* de Nirvana, qui allait vite devenir l'hymne de toute une génération perdue (la génération X). Le second, plus intime mais non moins symbole de fraîcheur et de créativité, me mit tout autant sur les genoux : *Le Courage des oiseaux*, chanson elle aussi vouée à être promue hymne minimaliste.

« SI SEULEMENT NOUS AVIONS LE COURAGE DES OISEAUX, QUI CHANTENT DANS LE VENT GLACÉ »

Explorateur des sons comme des sens, Dominique A est un géant... d'humanité, de générosité, d'humilité, d'inventivité, qui a su tisser au fil du temps une œuvre singulière, personnelle, à chaque coup touchante, bien qu'elle ne se laisse apprivoiser que pas à pas. Album après album, il a ainsi apporté à la chanson française des lettres d'une rare et émouvante noblesse.

Sa principale arme : sa plume ! Pas une plume qui chatouille, encore moins qui gratouille, non (bien que Dominique A ait l'humour fin et toujours présent aux entournures) ! Mais une plume au style fort, une plume de tous les sensibles, qui en deux mots peut vous faire fondre, vous révéler une vérité intérieure, dessiner les traits d'un caractère, posséder la force de l'envie, dépeindre les faiblesses de l'ennui, brosser le portrait d'un amour brisé, crier la vie ou vous presser d'en profiter...

Que de chemin parcouru depuis le premier album *La Fossette* (paru en 1992)... Des terres enchantées de *La Mémoire neuve* (1995) aux chemins chaotiques de *Remué* (1999), de l'humour mâtiné de désinvolture de *Si je connais Harry* (1993) aux grands espaces de *L'horizon* (2006), des horizons éléments de *Auguri* (2001) aux expérimentations lettrées de *Tout sera comme avant* (2004), l'artiste a su étoffer ses sentiers, trouver de nouvelles pistes, pour créer un univers à part entière, entraînant dans son sillage un beau noyau de fans inconditionnels.

« JE SUIS SORTI DES RUES, DES JARDINS ANXIOGÈNES, MAIS JE NE PARVIENS PAS JUSQU' AUX VALLÉES SEREINES »

Reconnu par ses pairs pour avoir décomplexé une génération complète d'artistes français, à une époque où le tout anglais était roi, Dominique A s'impose aujourd'hui comme une référence incontournable, avec dans ses bagages une dizaine d'albums (dont un live) et des collaborations remarquées (Yann Tiersen, François Breut, Philippe Katerine, Vincent Delerm, Jane Birkin...). Passés les ténèbres du début, il réclame aujourd'hui la lumière... À travers son dernier opus *Vers les lueurs*, Dominique A joue la carte de l'ouverture : aux instruments classiques d'abord, à une vision plus optimiste du monde environnant et de ses propres failles.

Cette transition, tangible lors de sa dernière tournée - où le sieur a eu l'originalité d'aligner la totalité de son premier et dernier album, sans oublier quelques bonus bien sentis (pas loin de trois heures de concert) -, laisse entrevoir encore de belles années d'écriture.

Pour finir Dominique, comme je n'ai jamais osé te le crier en concert, alors aujourd'hui j'ose te le dire : j'aime ton vibratoooooooooooooo ! ●

Le Furet

Album *Vers les lueurs* (Cinq7 / Wagram)
 Livre *Y revenir* (éd. Stock Laforêt)
 En tournée dans toute la France
<http://www.commentcertainsvivent.com/>

Longueur d'Ondes

30 ans d'activisme musical

Après une première soirée d'anniversaire réussie dans sa région d'origine (le bordelais) en mai dernier au Krakatoa, le bimestriel Longueur d'Ondes fêtera ses 30 ans à Paris le 14 décembre autour de rencontres et de concerts. Une journée entière de mobilisation histoire de se donner de l'élan pour la prochaine étape de ce magazine rock francophone gratuit et déjà culte.



Régulièrement, des personnalités sont invitées à être photographiées avec, en mains, le dernier Longueur d'Ondes. François Hollande s'est prêté au jeu lors du Printemps de Bourges, juste avant d'être élu président de la République © Marylène Eytier

Nul n'est prophète en son pays. Pour preuve, la folle histoire de Serge Beyer, un mordu, tordu, fondu de musique, inconditionnel de la chanson rock francophone. Il crée en 1982 sa propre revue dans sa résidence de la banlieue bordelaise, à Villenave d'Ornon : et l'intitule *Sur la même longueur d'Ondes** (également nommée plus sobrement *Longueur d'Ondes*, voire *LO* pour les intimes : rien à voir avec le syndicat, quoique leur activisme soit aussi radical et intègre). Un magazine dont il a accouché « en même temps que sa femme », soit à la naissance de sa fille.

Sa motivation ? Ce qu'il « écoutait sur ses platines ne se retrouvait pas dans la presse : des gens comme Samson, Sheller, Thiéfaïne, Alain Khan ou Dufresne (à l'époque une fille sexy, rebelle et rock) n'y avaient pas droit de cité. J'ai donc commencé à rencontrer les artistes après les concerts et je me suis lancé. Trente ans que ça dure. Et la passion est intacte.

En trente ans, le magazine est passé de quelques exemplaires photocopiés à un tirage de 100 000 exemplaires, diffusés partout en France... mais aussi à l'étranger : en Belgique, en Suisse, au Québec - son pays de cœur - et plus récemment au Luxembourg.

Il bénéficie pour cela du soutien de l'ensemble de la profession au niveau national (même si le travail est constant pour animer le réseau), mais jamais aucune aide ne lui a été octroyée en Aquitaine ! Une ignorance du milieu local qu'il a de longue date contournée et dépassée pour se concentrer sur ses envolées dans le monde francophone.

Les étapes

«Chacune des étapes du magazine m'émerveille, s'enthousiasme son créateur. Les quinze premières années, j'ai vu le magazine grandir pas à pas. Au démarrage, je distribuais quelques feuilles photocopiées gratuitement à la sortie des concerts... Et peu à peu, c'est devenu un magazine imprimé.» Au fur et à mesure de cette aventure humaine (l'essence même de sa motivation), au fil des rencontres, *Longueur d'Ondes* devient une équipe, une vraie rédaction se crée, le nombre d'exemplaires croît jusqu'à 5000 au gré des années, *Longueur d'Ondes* est même vendu en kiosque dans la région.

En 1997, c'est le break. Une pause qui va durer deux ans, le magazine n'existant plus alors qu'en qu'à l'état virtuel, via son site internet. « On était à un point de non retour. Les gens nous réclamaient au niveau national mais le tirage de l'époque ne suffisait pas. J'ai donc fait un tour de France pour savoir qui voudrait être dépositaire du magazine et signer des partenariats : j'en suis revenu avec 350 signatures glanées dans les salles, chez les disquaires et auprès des radios... L'idée était de se retrouver partout où la musique est présente. » C'est ainsi qu'en 1999, avec des aides nationales pour son lancement, *Longueur d'Ondes* paraît dans la France entière, gratuitement, avec un tirage exceptionnel de 100 000 exemplaires distribué aussi dans les grands festivals de l'Hexagone puis peu à peu dans quatre autres pays francophones.

Aujourd'hui, LO, c'est une rédaction à trois têtes : l'originale, la principale à Bordeaux ; la seconde, essentielle, à Paris ; la dernière, fenêtre ouverte sur nos cousins d'Outre-atlantique, à Montréal.

Épaulé par Cédric Manusset à Bordeaux, rédacteur en chef adjoint et maquettiste, qui fait la prouesse d'écouter et sélectionner tous les disques reçus, Serge peut compter sur ce « collectif » pour que la revue exerce son talent de défricheur national, numéro après numéro.

Marie Mello, de la rédaction québécoise, estime que «Longueur d'ondes est une initiative indépendante, originale et de qualité... Chose que de nos jours l'on peut dire de peu de magazines ! C'est aussi un excellent pont entre les artistes québécois et français. »

La nouvelle formule : «le détonateur musical»

Dévoilée en avril dernier, la nouvelle formule du magazine se veut « détonante », comme le sous-entend son sous-titre « le détonateur musical ». « Nous avons travaillé pendant un an et demi pour figurer la maquette et créer un nouveau logo avec l'aide d'un jeune maquettiste. Il contient 64 pages de base (plus selon le nombre de publicités collectées) et laisse plus de place aux interviews. Nous le voulions instantanément reconnaissable et sobre. Mais notre philosophie reste la même : ouvrir l'esprit des gens par des choix artistiques différents, que l'on ne trouve pas forcément ailleurs, fonctionner aux coups de cœur et mettre l'artiste au centre de la démarche. Bref, tout est neuf sauf le fond », dépeint Serge Beyer. « Le détonateur musical, c'est le fait de permettre à de jeunes (et moins jeunes) artistes d'avoir un écho national dans les médias, alors que la plupart des magazines musicaux traitent tous plus ou moins des mêmes sujets. On présente près de cent artistes par numéro entre les interviews et les chroniques, et beaucoup sont des autoproduits. À ce titre, le magazine est un outil utilisé par les professionnels (organisateur de festival, radios...) pour leur programmation », souligne Cédric Manusset.

Éditée de façon bimestrielle (5 numéros par an, en février, avril, juin, fin septembre et décembre), la revue a en effet souvent été la première à évoquer des artistes naissants,

tels que, à l'époque, Noir Désir, No One Is innocent, Stupeflip, Nosfell, Mell, etc.

La grande fierté de Serge : un magazine entièrement « maison ». « Nous faisons tout nous-mêmes, à part l'impression : ce sont nos textes, nos photos, notre maquette... »

Et avec une saine curiosité comme mot d'ordre... pas de souci à se faire pour l'avenir, car comme Serge le dit lui-même, « le magazine que je préfère, c'est le numéro à venir »...

Des idées neuves, il lui en reste encore : « Nous projetons d'organiser une fête à Paris à chaque sortie de numéro et le site internet, complément essentiel à la revue, est amené à monter en puissance. » ●

Le Furet

* Nom tiré d'un titre de chanson de Diane Dufresne.

• www.longueurondes.com

• Pour voir la vidéo des 30 ans à Bordeaux avec Didier Wampas et une interview de Serge Beyer : <http://vimeo.com/42848464>

• Soirée des 30 ans de Longueur d'Ondes à Paris avec plein de surprises :

Le vendredi 14 décembre au Pan Piper (2-4 impasse Lamier - 75011 Paris)

Métro : Philippe Auguste (ligne 2) // Informations : soiree@longueurondes.com

Fiche signalée toc

Pendant des années, Serge Beyer et ses collaborateurs des rédactions parisienne et bordelaise ont passé à la question nombre d'artistes à travers un outil ludique : la fiche signalée toc (abandonnée à l'heure de la nouvelle version). Retour à l'envoyeur pour celle belle dernière.



Serge Beyer, fondateur, directeur et rédacteur en chef de la revue © Rock Armando

Nom véritable, pseudo :

Beyer Serge

Où as-tu des cicatrices ?

Dans le dos (on m'a coupé les ailes, mais elles repoussent !)

Comment s'appelaient les trois fées penchées sur ton berceau ?

La Fée-le-toi-même, la Fée-dérer et bien sûr la Fée-lée... mais comme le disait Audiard : « Bienheureux les fêlés, ils laissent passer la lumière. »

Les 5 mots clés d'un bon quotidien :

Amour, musique, passion pour ce que l'on fait, recul sur les choses et bonne bouffe !

Une perversion avouable :

Même pas sous la torture !!!

Plus grosse bêtise :

Avoir tutoyé Pierre Desproges... qui détestait ça !

Quand il n'y aura plus de pétrole...

...les éoliennes seront reines.

La plus belle des libertés :

Créer

L'émIXION du furet #2

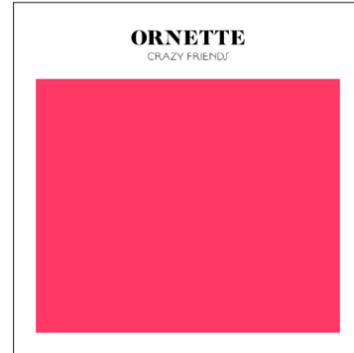
Ne pas avoir peur des grands écarts, ne pas hésiter à creuser de nouveaux sillons, chercher à dépasser les sens et affirmer les sons, s'enthousiasmer, sans tricher, garder intacte sa capacité à s'émerveiller, prôner le partage et l'instinct en tout, resserrer les liens, définir de nouvelles lignes... Le Furet poursuit ces mots d'ordre sans faillir. Nouvelle sélection musicale faite de rencontres, d'écoute et de passion.



CHIC

Hot Chip : In our heads

À n'en pas douter l'album qui fera connaître l'électro pop chic d'Hot Chip au grand public. Pour autant pas le plus recommandable de tous malgré quelques fulgurances, comme le divin Flutes ou l'aérien Motion Sickness, qui en font un indispensable du moment... Dommage que certains titres tirent vers l'ennui... voire le futillement commercial !



RÉJOUISSANT

Ornette : Crazy friends (Ep*)

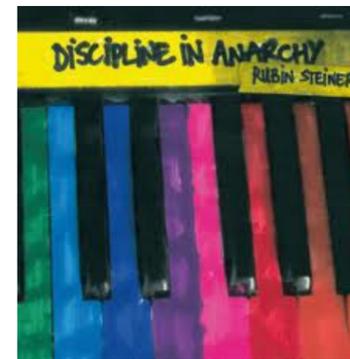
Remarquée avec son tubesque Crazy et un premier opus de chanson électro-pop, Ornette frappe encore plus fort avec ce Ep de duos réjouissants, frères de cœur dudit Crazy, invitant le rappeur américain Mike Ladd, le chanteur français Ours ou offrant à son Yes I do une rafraîchissante cure de jouvence à la mode scolaire.



SEXY

Cucumber : The French Job

Pas étonnant avec un nom pareil que Cucumber excite les sens, les hanches et les orteils... Du vibrant Les Tics Érotiques (parfait pour un striptease maison) au dansant Chris Clubber, du Shocking au cinéphile 12 Lightyears per hour, l'artiste ausculte et réinvente les années 60 et 70 musicales (swinging London, funk, Lalo Shifrin...) dans un groove ravageur.



RENOUVEAU

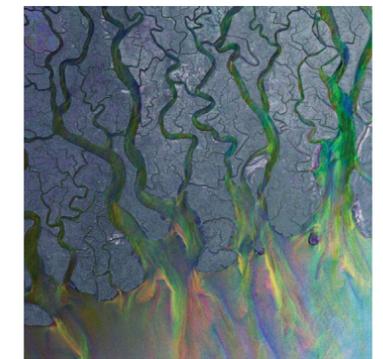
Rubin Steiner : Discipline in anarchy
Pas encore sorti qu'il fait déjà beaucoup parler de lui : Discipline in anarchy, le prochain album de Ruben Steiner, à paraître le 1^{er} octobre chez le label bordelais Platinum Records, représente toute l'excellence du bonhomme. Aussi malin qu'éclectique, dansant que rock, tour à tour alternatif ou électro, cet opus a une capacité infernale à vous faire taper des pieds en remuant des épaules, à vous étonner aux entournures, à diversifier ses bases sans trahir l'électro prônée depuis des années. Après le crochet de l'an passé avec Ira Lee, on applaudit. En écoute - et en pré commande - à cette adresse : <http://shop.platinumrds.com/fr/213-discipline-in-anarchy>



JUBILATOIRE

Regina Spektor :

What we saw from the cheap seats
Le Furet avoue, c'est chose rare, être jusqu'ici passé complètement à côté du phénomène Regina Spektor : un ratage à la hauteur de la claque que lui fait prendre cet album incroyable, incomparable, ovnisque et absolument jubilatoire. Chanteuse américaine d'origine russe, compositrice et musicienne hors pair, Regina Spektor a la classe d'une Alina Orlova et la sensibilité d'une Agnes Obel couplées au grain de folie et l'excellence d'une Björk. Tout cela rassemblé dans un même personnage donne une explosion des sens. Savourez-en chaque instant.



IMPECCABLE

Alt-J : An awesome wave

À la lecture, le nom du groupe se lirait Delta (la lettre grecque), mais l'impossibilité de la reproduire a obligé les quatre Anglais de Leeds à lui redonner ses lettres originelles : Alt-J (son raccourci sur Mac) ce sera ! Derrière ce pseudo mystérieux, on trouve aussi la pop-folk la plus aboutie de ces dernières décennies, aux contours parfois proches du sentiment religieux, dans le sens d'un lyrisme enflammé et sublimatoire. En à peine quelques écoutes, l'album prend des allures de grand classique, terre de contrastes empreinte d'une sensibilité à fleur de peau, symbolisée par la voix haut perchée et touchante du chanteur Joe Newman. Indispensable.



PERLES

Iamamiwhoami : Kin

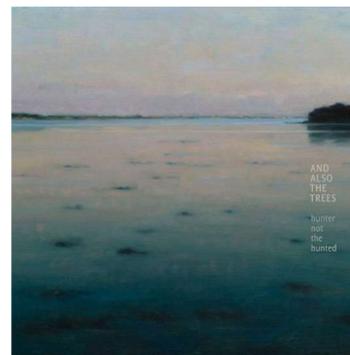
Ne me demandez pas d'écrire deux fois leur nom (qui signifie littéralement «Je suis, suis-je qui je suis ?»), mais je ne manquerai pas de me repasser deux fois (et plus) ces perles livrées dans une mouture allant de la plus pure tradition de Cocteau Twins aux sautes d'humeur salvatrices d'Austra ou The Knife. L'électro recèle de nombreux trésors : celui-ci est un joyau à partager. Le groupe a au départ fait le buzz par ses vidéos...



ÉNERGIQUE

Mai Lan : Easy (Ep*)

Sur la foi d'un seul Ep (soit un premier single + quelques extras), Mai Lan est en passe de devenir la chanteuse française la plus hype de la rentrée avec un nouvel album paru le 27 août. Un véritable trait d'union entre la puissance mélodique de Yael Naim et l'énergie de PJ Harvey : la grâce d'une pop excitée, futée et entraînée. À suivre de très très près...

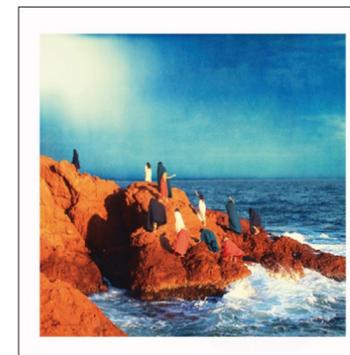


ÉLÉGANT

And Also The Trees :

Hunter not the hunted

Qui aurait cru que ce groupe, légendaire au temps de la new-wave, puisse encore tenir le haut du pavé quelques vingt années plus tard. Les romantiques anglais ont su, au fil du temps, tisser une folk douce, élégante et discrète - presque trop puisque n'ayant jamais disparu, ils font partie des éternels présents, dont les médias ne marquent que trop rarement le charme omniprésent. À classer désormais dans vos Top 5 ! D'urgence... L'album, lui, est édité en vinyle.



HYSTÉRIQUE

Hyphen Hyphen

Wild Union (Ep*)

Cinq titres sur lesquels il ne s'agira pas de se reposer (le deuxième Ep de ce combo niçois d'étudiants en arts plastiques), mais plutôt de s'adapter à leurs teintes folles et changeantes (notamment l'étonnant Atlas), encore jeunes certes, mais emplies des promesses d'un avenir solide... On est prêt à suivre leur délire, plutôt engageant en version live.



TROPICAL

Ondatrópica : Ondatrópica

Le collectif Quantic n'a de cesse de revisiter avec talent le répertoire latino-américain, et en particulier la richesse des cumbias colombiennes, source inépuisable de mélodies imparables. Pour preuve, leur nouveau projet, Ondatrópica qui, en seulement sept titres, a de quoi se faire déhancher tous les manchots de la terre... en réunissant légendes colombiennes et talents actuels. Un relookage des rythmes tropicaux qui se partage...

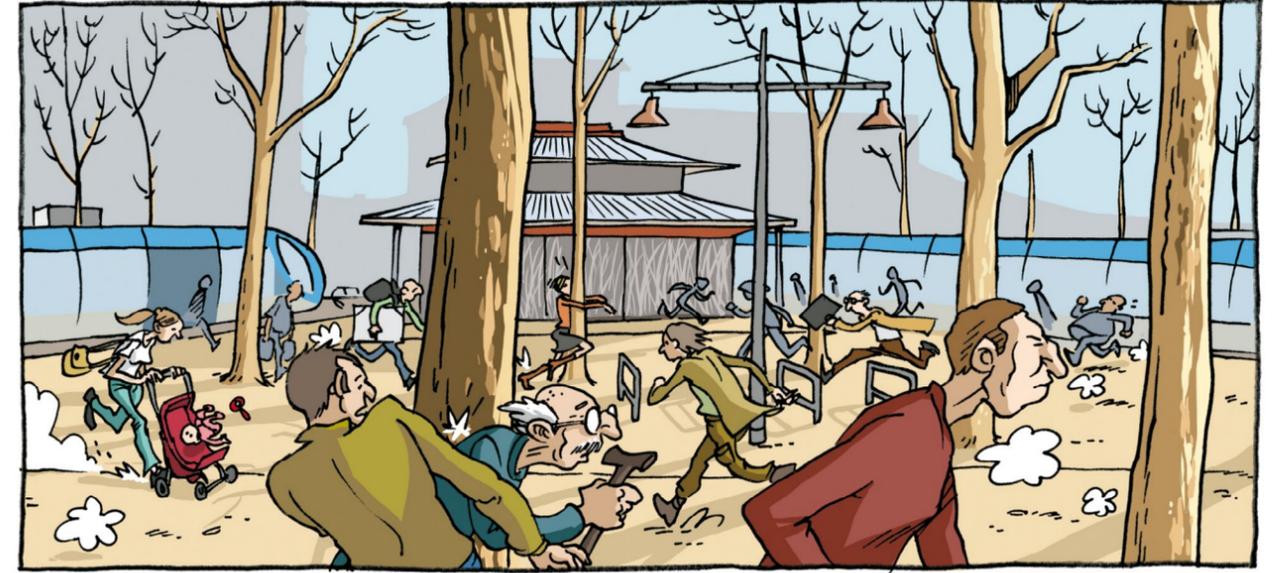
LE FURET CRAQUE AUSSI POUR :

- **Philippe Petit :** Extraordinary tales of a lemon girl
- **Passion Pit :** Gossamer
- **Grimes :** Vision
- **Don Niño :** In the backyard of your mind
- **Lou Doillon :** Places
- **Mensch :** Mensch
- **The Hives :** Lex Hives...

* Ep : Extended play, soit ce que l'on appelle un maxi du temps du vinyle

Les Historiettes

Avec ses trois lignes de tramway A, B et C, le bordelais peut pratiquer un sport de haut niveau : "le changement à ciel ouvert". Aux quinconces, se déroulent plusieurs fois par jour les olympiades des tramwaysiens : "À vos rames, prêts... ? Courez !"



Bordeaux, ville sportive !

ON A TRIPPÉ SUR...

On trippe* !

LE FURET TRIPPE SUR...

Le festival rock Marsatac, toujours aussi percutant et de bon goût dans sa programmation, qui se dédouble pour sa 14e édition, avec trois dates à Nîmes les 20, 21 et 22 septembre et trois à Marseille, les 27, 28 et 29 septembre. Étonnant ! <http://www.marsatac.com/>
L'apéro à Paris Plages... Quelle belle idée de siroter une bière au soleil, allongé sur un transat face à l'élégante Conciergerie. Reste à trouver où prolonger ce plaisir dès septembre !
L'univers cinématographique pince sans rire d'Ari Kaurismäki : ultra fan des Leningrad Cowboys (toujours aussi malheureusement méconnus) – et ayant tristement raté son dernier film *Le Havre* -, je me rabats sur une superbe intégrale où *L'Homme sans passé* ou *Au loin s'en vont les nuages* déclinent leur poésie saine, simple et sans artifice.

LAURENCE TRIPPE SUR...

Les pop cakes sont une obsession vieille de quelques années, mais je ne me suis mise que récemment à les confectionner. Les résultats ont beau être médiocres et mes gâteaux trop secs, j'aime imaginer des décorations loufoques et ultra colorées.
Berlin, pour son mélange de contre-cultures et d'ordre germanique, son âme encore déchirée mais d'autant plus forte, sa population hyper éclectique qui se déverse dans ses rues la nuit et son amour des plages urbaines.
Le Bescherelle. Plus de dix ans d'expatriation et il commence à me devenir indispensable. Il me rappelle à la fois ma fascination, petite, pour les conjugaisons, ma nostalgie des vieux cahiers qui sentent le renfermé et le bien piètre état du français qui est devenu le mien. Il est d'autant plus essentiel que mon fils risque très vite de répéter mes fautes...

ANDRÉ TRIPPE SUR....

Redécouvrir Tchekhov, ses nombreuses nouvelles en quelques pages : un condensé de justesse et d'émotion, à lire à l'ombre, seul ou avec tout le monde.
La voix « bluesy » de Madeleine Perroux, notamment sa reprise de *J'ai deux amours* qui donne envie d'en avoir davantage (des amours).
Je trippe grave sur mon poisson rouge bleu, assez silencieux ces derniers temps et toujours assoiffé.

**Tripper : verbe propre au langage populaire québécois, dérivé de l'anglais «trip». Tripper c'est s'amuser, s'emballer, prendre du plaisir.*

ANTHONY TRIPPE SUR...

La délicieuse voix de la chanteuse Lianne la Havas. Des mélodies suaves et une énergie diffusée avec douceur ! Un tout nouvel opus vient de sortir cet été *Is your love big enough*. Notre amour ne peut que grandir pour cette nouvelle artiste à suivre !
L'application pour téléphone BREF. La série à succès de Canal+ a eu l'intelligence de s'arrêter au moment où les nombreuses parodies et autres gimmicks lancinants devenaient... lassants ! L'application du même nom nous entraîne dans le téléphone du personnage principal. Si vous avez suivi la vie saccadée de Bref, vous risquez de vous prendre au jeu, à fouiller dans son répertoire, ses sms, ... Bref, téléchargez-la !
L'annonce de la sortie du film d'animation La mécanique du cœur. C'est un superbe conte écrit par Mathias Malzieu, le leader du groupe Dionysos. C'est l'histoire de Jack, un jeune garçon dont le cœur a été remplacé par une horloge... tic, tac, tic tac... ! Ce roman est imprégné de douces métaphores poétiques. Son adaptation ciné est prévue pour octobre 2013. Tic, tac, ...
Les strips de l'illustratrice Väinui de Castelbajac. Un dessin pertinent accompagné d'un humour décalé à découvrir sur son Tumblr : <http://vainui.tumblr.com/>

CLAIRE TRIPPE SUR...

Le dernier album de Metronomy. J'ai beau l'écouter, je ne m'en lasse pas. Il n'y a vraiment rien de meilleur que de se réveiller, boire son café matinal et renouer avec la réalité dans la chaleur toute estivale de *The English Riviera*. C'est tout doux, moelleux, ensoleillé.
Haruki Murakami. Je dévore la trilogie *1Q84*, et me replonge dans *Kafka sur le rivage*, *La course au mouton sauvage* ou encore sa nouvelle intitulée *Sommeil*. Je me laisse gagner par son étrange univers et mon quotidien se teinte d'un délicieux malaise.
Une exposition qui se monte au Forum des Arts de Talence, qui confronte les talents de jeunes créateurs autour du «vertige de la lumière», thématique de cet enthousiasmant projet. C'est l'exposition *Frictions*. Elle s'ouvrira au public dès la mi-septembre <http://expositionfrictions.com/>

VÉRONIQUE TRIPPE SUR...

«L'engagement du gouvernement en faveur du mariage homosexuel voulant faire reculer les préjugés et mettre un terme aux discriminations et aux violences...»(sic) et la même chose chez Barack Obama, parce qu'on est en 2012 « bordel » !
Mon fils, le petit, qui ne sait pas que le verbe « aimer » existe, il ne sait conjuguer que le verbe « taimer ». C'est à cause de moi, je le t'aime beaucoup... (et entre nous, j'ai trippé sur le **dézippage de sweat-shirt** des nageurs aux JO).

CYRIL TRIPPE SUR...

« La vie, c'est du théâtre et des souvenirs»*, mes places pour les deux concerts d'Alain Souchon le 14 décembre et le 24 janvier prochains à l'Olympia d'Arcachon et au Pin Galant de Mérignac.
« E lecevan le stelle »**, sur la dramaturgie du sport avec le légendaire "France-RFA" lors de la coupe du monde 1982. 30 ans déjà. Pour la première fois, le football me paraissait aussi beau qu'un aria de Tosca.
« Paparazzi »***, Sur mes filles qui se prennent pour Lady Gaga... euh, ça, je ne sais pas si c'est un good trip ou un very bad trip...
« Amen Omen »****, l'expo photographique d'Helmut Newton et Alice Springs à la Vieille église de Mérignac. Les anges ne sortent jamais sans leur appareil photo.

* Alain Souchon, « Rive gauche » extrait de l'album *Au ras des pâquerettes*, EMI 1999.
** Extrait de *Tosca*, opéra de Giacomo Puccini et livret de Luigi Illica et Giacomo Giacosa, 1900.
*** Extrait de l'album *The Fame* de Lady Gaga, Polydor, 2008.
**** Extrait de l'album *Diamonds on the inside* de Ben Harper, Virgin, 2005.

CAROLINE TRIPPE SUR..

David Bowie, sa capacité à se réinventer, son charisme et sa longévité. Je réécoute en boucle *Space Oddity* (1969), *Changes* (1971) et *Heroes* (1977). We can be heroes, just for one day !
Faire la planche dans la mer, savourer la flottaison et faire le vide en écoutant les bruits sourds et mystérieux de l'océan.
La Peugeot RCZ. Je rigole ! Enfin non, pas tant que ça... Mais encore eût-il fallu que je m'intéressasse aux voitures !

Et vous, vous trippez sur quoi en ce moment ? (courrier@facesb.fr)

LOÏC TRIPPE SUR...

Pierre Etaix, c'est un réalisateur/acteur/scénariste contemporain de Tati. Les quelques films que j'ai vu de lui sont en noir et blanc, et très décalés par rapport à ce qui se faisait à l'époque. Avec très peu de dialogues, son œuvre est essentiellement basée sur du comique de situation.
Le soupirant reste pour l'instant mon film préféré.
James Yuill. Depuis que j'ai découvert Bon Iver, je traverse une période un peu folk. James Yuill, on va dire que c'est folk-électronique (?). En tout cas c'est bizarre comme mélange pour moi, mais ça marche bien. Les mélodies me touchent. Mes préférées sont *No Pins Allowed*, *Sing Me A Song*, *This Sweet Love*, et *No Surprise*. Elles ont une saveur particulière pour moi puisque je les ai beaucoup écoutées lors d'un KO sentimental récent.
Je trippe sur ce que je fais pousser sur ma terrasse. Il m'arrive de passer 10 minutes à regarder en détail comment les choses poussent, comment les branches grimpent à la barrière en lançant leurs petits bras torsadés, à compter les tomates et les guindaillas (espèce de poivrons), à voir si des embryons de melons ou courgettes apparaissent, à observer les coccinelles bouffer des pucerons ou les bourdons butiner mes tournesols. L'idée de me faire pousser ma propre bouffe m'enchant. Ma dernière tentative : de la Stevia. Ça y est, ça germe, j'ai très bon espoir.

NICOLAS TRIPPE SUR...

La danse de Pina Bausch, celle qui dénonce les codes de la séduction, la solitude et travaille sur les rapports hommes-femmes, celle qui s'intéresse au vécu avant de s'attacher au corps, de cette danse qui s'apparente à la vie, en nous permettant de marcher les yeux fermés vers l'être que nous sommes.
Les papiers découpés d'Henri Matisse, ceux qui simplifient les formes, épure le réel, en ne gardant que l'essentiel. En somme, autant de signes et d'invitations pour percevoir la vie plus simplement, porter un regard différent. Entre nous, quand ils s'inspirent du cirque ou du jazz, ces papiers déchirent !
L'univers décalé des 3Somesisters qui sont manifestement dotées d'une beauté outrancière et chamarrée, affublées d'une détermination mystérieuse et d'un swing on ne peut plus intergalactique. Avec leur musique elles ont l'intention de bousculer nos codes, nos repères, nos us en profondeur. Une chose est sûre : avec moi, ça marche !

FACES B

www.facesb.fr



CONTACT
courrier@facesb.fr



FACES B SUR FACEBOOK
UN CLIC ICI :
www.facebook.com/pages/Faces-B/339854299387099

PARUTION DU NUMÉRO 3 :
HIVER 2012 / Début décembre.